

CONCOURS DE NOUVELLES 2021

SAINT-MALO **Étonnants**
Voyageurs
FESTIVAL INTERNATIONAL DU LIVRE & DU FILM

Recueil de nouvelles
de jeunes de 11 à 18 ans

Le roman noir rural
avec Franck Bouysse



Le roman noir rural

CONCOURS DE NOUVELLES 2021

**Le roman
noir rural**
avec Franck Bouysse

SAINT-MALO **Étonnants**
Voyageurs

Les nouvelles que l'on pourra lire
dans cet ouvrage ont été sélectionnées
par un jury présidé par **Franck BOUYSSÉ**
et composé de **Yahia BELASKRI**, écrivain,
Marie AUBELLE, éditrice chez Gallimard
Jeunesse, **Sonia BERNARD-TOSSER**,
conseillère académique au rectorat de Rennes,
Emmanuel DELLOYE, membre
du conseil d'administration de l'association
Étonnants Voyageurs, **Corinne OLAONDO**,
administratrice nationale de la MGEN (chargée de
la région Bretagne), **Marion HERVÉ**, coordinatrice
du concours de nouvelles et responsable des actions
jeunesse au sein de l'association Étonnants
Voyageurs, et son assistante **Marie MASSELOT**.

PALMARÈS NATIONAL DU JURY 2021

PREMIER PRIX

In memoriam

Par Louise PALLOT-BALÈRE

Élève de 5^e au collège Gabriel Guist'hau de Nantes

Académie de Nantes

Sujet 1

Page 23

DEUXIÈME PRIX

Vivre la pluie

Par Églantine VERGERPION

Élève de 2^{de} au lycée Edgar Quinet

de Bourg-en-Bresse

Académie de Lyon

Sujet 1

Page 31

TROISIÈME PRIX

Le retour de Blanconegro

Par Justine ARAUJO ROSADO

Élève de 6^e instruite en famille à Toulouse

Académie de Toulouse

Sujet 2

Page 41

Préface de Franck Bouysse

Écrire, c'est entrer dans une histoire avec le désir de rester invisible. Ne pas s'en tenir à cette exigence serait comme pénétrer à l'intérieur d'une forêt en jouant du tambour. On ne croiserait alors aucun animal qui n'ait été au préalable apprivoisé, aucun arbre qui n'ait été haubané, aucune pierre mise à jour dans un autre but que de faire joli, aucun être humain placé sur le chemin pour déclamer un texte appris et déjà entendu. Peu importe de quoi est constituée la forêt, qu'elle soit réelle ou fantasmée, faite d'arbres ou de murs ; peu importe les sentiers ou les rues empruntés, du moment que l'on demeure à l'ombre des mots, que l'on abandonne ses certitudes, que l'on ne croie plus en rien, que l'on ne soit plus qu'un corps engagé dans la chair du texte. Capable de devenir tout.

Nous appartenons tous à un territoire, rural ou urbain. Les racines mentales déployées par l'esprit peuvent grandir sous la terre, traverser le goudron, cela n'a aucune importance. Il faut les suivre au plus profond pour découvrir ce qui sommeille en notre obscurité, comment elles communiquent, de quoi elles se nourrissent, apprendre leur langage. Il faut leur faire confiance, se faire confiance, jusqu'au bout.

Où que l'on vive, d'où que l'on vienne, nous sommes le réceptacle d'une histoire commune plantée dans l'humus ancestral. Les hommes s'abreuvent tous des mêmes passions, des mêmes peurs. Leur sang a la couleur de tous les sangs. Qu'ils se croient à l'abri des remparts de Troie ou embusqués dehors, les hommes ont le désir de créer le mythe, ils aspirent à devenir immortels, entrer dans la légende, et certains osent défier les dieux.

Vous qui avez écrit les nouvelles composant ce recueil, vous avez fait apparaître vos propres dieux et les avez défiés avec vos propres mots. Ce n'est que le début.

Merci à vous.

Incipit 1 : Simon

Proposé aux candidats par Franck Bouysse

Les candidats au concours se sont vu proposer deux sujets, deux incipit écrits par Franck Bouysse. Ils devaient alors proposer une suite cohérente et originale, sous la forme d'une nouvelle de deux à quatre pages.

La pluie venait tout juste de cesser de tomber. Simon sortit de la voiture puis ouvrit le hayon et le chien sauta à terre. Simon laissa l'animal se dégourdir les pattes, le temps qu'il enfle sa veste et attrape sa canne à pêche et son panier.

Tenant le chien en laisse, Simon emprunta l'abrupt chemin de halage qui menait à la rivière. Dans un virage, il y avait des dizaines de troncs de sapins calibrés, soigneusement empilés et marqués à la peinture rouge, qui attendaient qu'on vienne les chercher. Une fois parvenu sur la berge, Simon remonta la rivière sur une centaine de mètres, jusqu'à l'endroit où se trouvait sa barque cachée sous une épaisse couche de fougères. Il attacha la laisse à un arbrisseau. Le chien était nerveux, tirant sur la laisse en direction de l'aval et couinant comme un rongeur pris dans une nasse. Simon déposa la canne et le panier au sol. Il entendit alors un craquement dans son dos, comme une branche qui se brise. Il se retourna, mais ne vit personne, ni rien d'anormal dans le décor. Le chien se mit à aboyer. Simon le fit taire, puis retira les fougères et entreprit de retourner la barque pour la pousser jusqu'à l'eau. **Ce fut au moment où la coque basculait que Simon comprit qu'il n'irait pas pêcher ce jour-là, pas plus que les jours suivants.**

Incipit 2 : George

Proposé aux candidats par Franck Bouysse

Après avoir bu un café, George s'installe au bureau, puis ouvre son cahier afin de poursuivre son roman en cours. Des semaines qu'il peine. Plus il avance dans l'histoire, plus les personnages sont réticents à s'y inscrire. George lit plusieurs fois l'unique page écrite la veille. Les quelques mots qui subsistent entre les ratures ne lui inspirent décidément rien. Constatant qu'il n'y arrive pas, il se lève et s'approche de la fenêtre. La neige qui s'est mise à tomber dans la nuit recouvre déjà la campagne.

Alors que George tente de faire surgir une image dans son esprit, autre qu'un vulgaire manteau blanc, des coups frappés sur la porte le sortent brutalement de sa rêverie. L'endroit où il vit est paumé et bien peu de visiteurs s'invitent sans prévenir.

George s'en va ouvrir la porte. Il découvre un vieil homme au sourire chaotique, vêtu d'un long manteau noir, coiffé d'un bonnet noir sous lequel débordent quelques touffes de cheveux accordés à la neige, et il porte un sac de voyage. George l'observe d'un air incrédule.

– Alors mon petit, tu me reconnais pas ?

George a beau se creuser les méninges, il ne se souvient pas avoir jamais croisé ce type.

– Bon, tu veux que je te rafraîchisse la mémoire à l'intérieur ou tu me laisses geler sur place !

George invite machinalement le vieillard à entrer, et c'est précisément au moment où il referme la porte derrière lui qu'il remarque qu'aucune trace de pas n'imprime la neige.

Note de Franck Bouysse à l'attention des candidats

« Il me semble que le meilleur conseil que je pourrais vous donner est de ne vous en donner aucun concernant la manière de composer une histoire. Je vous laisse le choix de la pluie ou de la neige. Considérez que cette petite contrainte n'a pas pour but de restreindre le champ de votre imagination, mais au contraire, de la libérer au travers de sensations ressenties physiquement, afin de laisser les personnages prendre le pouvoir, et ainsi éloigner la personne qui lit ces lignes de celle qui s'apprête à écrire. »

Les lauréates nationales

Les nouvelles qui suivent sont les trois lauréates nationales du concours.

Invitées au festival Étonnants Voyageurs de Saint-Malo du 22 au 24 mai 2021, leurs autrices ont pu rencontrer Franck Bouysse et les membres du jury national. Elles ont ainsi pu bénéficier de conseils avisés du jury pour améliorer leur texte. Les nouvelles que vous allez lire sont le fruit de ce travail.

PREMIER PRIX
In memoriam

Ce fut au moment où la coque basculait que Simon comprit qu'il n'irait pas pêcher ce jour-là, pas plus que les jours suivants.

Levant les yeux de la barque, il venait d'apercevoir, flottant dans la rivière, le corps d'un homme mort, dos au ciel. Légèrement ballotté par le faible courant matinal, le corps semblait se rapprocher de la berge. Le cœur battant, laissant là la barque, Simon s'avança lentement dans l'eau jusqu'à hauteur du cadavre tandis que le chien jappait à nouveau nerveusement en tirant sur sa laisse. Incapable de prononcer un mot, encore moins d'appeler du secours, le jeune homme entreprit de ramener le corps inerte sur la berge en le tirant par les chevilles. Une appréhension le saisit au moment de retourner l'homme : s'agissait-il d'un des villageois ? Ils étaient si peu maintenant au village... Tous se connaissaient et se côtoyaient. La perte de l'un des siens plongerait le petit village dans le deuil. L'espace d'un instant, il fut saisi d'effroi en croyant reconnaître les chaussures de Paul. Il retourna d'un coup le corps sans vie.

Le visage figé du cadavre lui faisait face : un homme d'une quarantaine d'années, des cheveux grisonnants,

d'épais sourcils noirs, une barbe broussailleuse. La peau brune était striée de petites égratignures. Les yeux fixes, d'un noir profond, semblaient observer Simon à travers le voile blanc de la mort. Le jeune homme frissonna. Comme pétrifié, il examina le corps un certain temps. L'impression d'être lui-même dévisagé ne le quittait pas.

Tiré de sa torpeur par les aboiements du chien, Simon se décida à fouiller les poches de l'inconnu. L'homme portait une veste légère en velours gris élimé et un pantalon noir usé. Sa chemise blanche semblait elle aussi avoir été maintes fois rapiécée. Les mains de Simon tremblaient et ses gestes étaient maladroits. Il ne découvrit qu'un simple crayon ainsi qu'une pochette en plastique contenant plusieurs feuilles de papier blanc pliées. Il la glissa dans une poche intérieure de sa veste. Rien d'autre. Rien qui permette de déterminer l'identité ou la cause de la mort de l'individu. Malgré le choc provoqué par cette découverte macabre, il se sentit presque rassuré de ne pas connaître l'individu.

Soudain, le chien, qui avait réussi à se détacher, bondit vers le corps et le flaira. Simon eut une idée.

– Cherche !

Le chien avança sur la berge, la truffe au sol. Après quelques recherches, il remonta sur une centaine de mètres le chemin de halage et s'arrêta devant des traces de pas. Simon le rejoignit. Ils repartirent tous deux en suivant les empreintes jusqu'à arriver à un endroit où le chemin surplombait la rivière. Le chien s'assit face à un monticule de boue piétinée et se mit à gémir. L'homme était certainement tombé de cet endroit. Avait-il glissé, sauté, ou avait-il été poussé ? Il était impossible de distinguer si les empreintes appartenaient à un ou plusieurs hommes, d'autant plus que la pluie avait repris, plus forte que précédemment. Simon

et le chien retournèrent auprès du cadavre. Il fallait immédiatement prévenir la gendarmerie. Paul serait l'homme de la situation. Paul, ce gendarme chevronné originaire du village, qu'il connaissait depuis son enfance, et dont les récits, racontés avec force détails au café, l'avaient toujours impressionné. Dégoulinant de pluie, Simon saisit sa canne et son panier en tremblant encore légèrement avant de regagner la voiture, où il fit monter le chien. Plus le temps de retourner à la ferme pour téléphoner. Le plus simple était de se rendre directement à Brisson, le chef-lieu de canton où se trouvait la gendarmerie.

Avant de démarrer, il sortit la pochette de sa veste et déplia soigneusement les feuilles humides qu'elle contenait. Des dessins au crayon s'épalaient sur trois d'entre elles. Sur la première, il reconnut la petite église du village, dessinée avec tant de fidélité qu'il en fut saisi. Chaque pierre, chaque sculpture avait été patiemment reproduite au crayon, jusqu'au moindre détail. Sur le deuxième dessin se dressait le village, vu d'en haut. Là aussi, le souci du détail était tout aussi remarquable que la maîtrise des ombres et de la lumière. L'inconnu avait dû gravir la colline du Bec de l'Aigle pour jouir d'une telle vue. Le talent incontestable de l'homme impressionnait Simon. Sur la troisième feuille, l'homme avait représenté la rivière. Le chemin de halage, la berge, les arbres : tout correspondait au décor si familier de Simon. Et au loin, représenté de dos sur sa barque, son chien à ses côtés : un homme... Lui ! Sans aucun doute ! L'émotion lui serra la gorge. En bas à droite, une date était griffonnée : celle de la veille. Il s'agissait certainement d'un de ses derniers dessins... Les autres feuilles étaient vierges. Bouleversé, Simon replaça les feuillets dans la pochette. Il dut attendre encore un instant avant de pouvoir démarrer.

Il arrêta le moteur devant le tilleul centenaire qui ornait la cour du petit bâtiment de pierre blanche de la gendarmerie. Fébrile, il se précipita sur la porte d'entrée, pénétra dans la pièce surchauffée et manqua de renverser une chaise.

– Paul, j'ai besoin de toi !

Le gendarme leva la tête de son bureau en bâillant.

– Ah, c'est toi, Simon.

– Je viens de découvrir un mort ! lâcha le jeune homme.

Paul blêmit, le fixa un instant, puis posa les yeux sur les bottes couvertes de boue de Simon et déclara d'une voix sourde :

– À la rivière ? Conduis-nous ! Vite !

Tandis que Paul s'affairait autour de ses deux collègues en donnant des ordres, Simon, nerveux, observait la pluie qui avait redoublé et tambourinait bruyamment aux carreaux. Il jeta un coup d'œil sur l'horloge : il avait oublié qu'il était si tôt. Le temps passé à la rivière lui avait paru durer une éternité. Les gendarmes étaient prêts. Tous s'élançèrent sous la pluie battante pour rejoindre leur véhicule. Bientôt, le fourgon de la gendarmerie fonça sur la départementale sinieuse à la suite de Simon.

Parvenu sur les lieux du drame, le jeune homme résuma succinctement les événements de la matinée à l'équipe et tendit à Paul les feuillets trouvés sur le mort.

– Tu le connais ? demanda Simon.

– Non, répondit sèchement Paul.

Pourtant, Simon aurait juré qu'il avait vu le gendarme se crispier lorsqu'il avait aperçu les chaussures du mort. Ils observèrent longuement le cadavre sans échanger un mot. Il ne pleuvait plus. À nouveau, Simon sentait le regard de l'inconnu le transpercer. Qui était cet homme qui avait pris le temps de les représenter lui et son chien dans sa barque ?

– Bon, je te laisse, glissa Simon au gendarme pour briser le silence. Tu sais où me trouver si tu as des questions. Bon courage.

– Repasse dans l'après-midi pour ta déposition, répondit simplement Paul.

Durant la semaine qui suivit, comme il l'avait immédiatement pressenti, Simon ne retourna pas à la rivière comme à l'accoutumée à cette époque de l'année où le travail à la ferme lui permettait encore de partir pêcher très tôt le matin. Il resta à la maison. D'un naturel peu bavard et peu enclin à s'intéresser aux rumeurs qui circulaient au village, le père ne posa pas de questions. La nouvelle de la disparition devait enfler au village. Simon n'en avait cure. Il attendait des nouvelles de la gendarmerie. Enfermé dans sa chambre, il passait de longues heures à observer un dessin : celui qu'il n'avait pu s'empêcher de conserver secrètement juste avant son entrevue avec Paul et son équipe. Le troisième dessin. Y figurer le fascinait et il ne pouvait détacher son regard de la barque. Cet homme devait avoir ressenti quelque chose de très fort en découvrant ces paysages. L'église, le village, la rivière : il avait su capter l'âme de ces lieux, si familiers à Simon. Comment était-il arrivé au village ? Les avait-il souvent observés lui et son chien, à l'aube, alors qu'il poussait sa barque sur l'eau ? Ces questions l'obsédaient, tout autant que le regard du mort, qui semblait partout le poursuivre. La pluie elle-même balayait les champs et les bois alentour presque sans discontinuer depuis le jour du drame.

Huit jours après la découverte du corps sans vie de l'inconnu, alors qu'il s'apprêtait à boire son café matinal, un titre du journal local que le père avait oublié sur la table attira l'attention de Simon. *LE*

NOYÉ DE L'ARMOISE : ENQUÊTE DANS L'IMPASSE. Le jeune homme commença à parcourir l'article, abasourdi.

La victime retrouvée dans l'Armoise n'a pas pu être identifiée. L'enquête de voisinage n'a pas abouti et aucune disparition n'a été déclarée récemment dans les environs. Les services de l'identité judiciaire qui ont prélevé les empreintes digitales de l'homme n'ont rien pu trouver. L'appel à témoin, lancé il y a deux jours pour permettre l'identification du corps et pouvoir le restituer à la famille, n'a pas été plus concluant. Le médecin légiste n'a relevé aucune blessure ni trace de coups mortels sur le corps. La piste criminelle est écartée. Les enquêteurs concluent à la noyade accidentelle ou intentionnelle d'un sans-abri de passage.

Sidéré, Simon lâcha le journal. Une colère sourde montait en lui.

Il sauta dans la voiture et démarra en trombe en direction de Brisson. Le calme qui régnait dans la gendarmerie fit grimper son exaspération. Il bouscula la même chaise fatiguée.

– Paul, où en est l'affaire ? ! Vous sembliez tous bien prêts à en découdre ! s'exclama-t-il.

– Calme-toi, petit ! Tu n'as pas lu les conclusions de l'enquête dans la presse ? ! Le brigadier-chef nous a confirmé l'arrêt des recherches.

– Mais c'est impossible ! Vous ne pouvez pas abandonner cet homme, le laisser tomber dans l'oubli ! Des gens du village peuvent certainement le reconnaître !

Paul regardait, gêné, un de ses collègues en train de se peigner méticuleusement la barbe.

– Pas la peine de t'énerver ! Personne ne sait quand cet étranger est arrivé. Il rôdait ici depuis peu. Le vieux

Mathieu l'a vu grimper au Bec de l'Aigle. On l'a aperçu dans la grange des Tujas et Grandjean l'a vu dessiner toute une journée sur la place du village. Aucun de nous ne le connaît. Il n'a parlé à personne. Parlait-il seulement français ? Va savoir, avec une tête pareille... ricana le gendarme.

Simon sentit qu'il ne pourrait longtemps réprimer sa colère.

– Et tes chaussures ? C'était bien tes chaussures à ses pieds ? Je les ai tout de suite reconnues !

– Tu connais ma mère, elle n'a pas pu s'empêcher de lui donner cette vieille paire lorsqu'elle l'a aperçu pieds nus, rétorqua Paul, de plus en plus exaspéré par les récriminations du jeune homme.

– L'homme a peut-être aperçu quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir... Quelqu'un du village avait peut-être intérêt à ce qu'il disparaisse ! Et ce craquement que j'ai entendu juste avant de découvrir le corps, c'était peut-être le meurtrier ! Le chien lui aussi a senti une présence ! réussit à articuler Simon, dont la fureur étranglait la voix.

– Tu affabules ! L'affaire est classée sans suite. Inutile d'insister ! Ton artiste n'est qu'un vagabond. Il a dû glisser de l'endroit que tu as repéré. Il sera enterré anonymement dans quelques jours. Et maintenant, sors d'ici ! finit par s'emporter Paul, la sueur au front.

De retour chez lui, la rage au cœur, Simon s'effondra sur la table qui faisait office de bureau dans sa chambre. Il resta là de longues minutes, la tête dans les bras, serrant dans sa main le dessin de l'inconnu. Puis, décidé, il se leva pour ouvrir l'un des tiroirs de sa commode, d'où il sortit une pile de cahiers. Cela faisait une éternité qu'il ne les avait pas ouverts. Pas assez de temps, ou peut-être plus d'inspiration... Il en ouvrit un vierge et y glissa le dessin. Il tailla soigneusement

un crayon, se cala dans sa chaise et inscrivit sur la première page le titre : *In memoriam*.

Dehors, la pluie avait cessé.

Louise PALLOT-BALÈRE

Élève de 5^e au collège

Gabriel Guist'hau de Nantes

Académie de Nantes

Sujet 1

DEUXIÈME PRIX

Vivre la pluie

Ce fut au moment où la coque basculait que Simon comprit qu'il n'irait pas pêcher ce jour-là, pas plus que les jours suivants.

Il lâcha la barque, qui commença à s'éloigner au gré du courant paresseux. Simon ne le remarqua pas, il avait le regard fixé sur l'ombre qui se tenait tout près de lui, cachée dans un amas feuillu. Une ombre qui n'aurait pas dû être là, dont la présence ne pouvait signifier qu'une seule chose. Sa sœur marchait dans un rai de lumière qui traversait l'ombre. Simon leva les yeux vers elle et prit une longue inspiration, avalant d'un coup toutes les odeurs de la forêt et de la rivière, comme s'il voulait les garder pour toujours.

– Qu'est-ce que tu fais là, Iris ? demanda-t-il, bien qu'il ait déjà deviné dans les yeux de sa sœur la raison de sa venue, comme pour rendre réel un fait qui existait seulement dans son imagination.

– Père est mort.

– Mort.

Puis il se tut brusquement, comme s'il se rendait compte du caractère irrévocable de ses mots, qu'il

aurait préféré ravalé plutôt que de les laisser s'échapper à l'air libre, s'envoler et résonner dans le silence des arbres, lui faisant admettre la terrible vérité.

Simon suivit le regard de sa sœur, qui observait sa barque déjà loin. Malgré l'approche de l'été, il y avait encore un peu de courant, mais la chaleur en aurait bientôt raison et assécherait la rivière. Simon détacha le chien, qui avait enfin reconnu la figure familière, et ils se dirigèrent avec Iris en direction de la voiture, posant leurs pieds sur les mousses. Le jeune homme regardait la barque flottant sur l'eau limpide de la rivière, devenant de plus en plus petite, jusqu'à réduire la vie qu'il avait menée jusque-là à un petit point noir qui ne manquerait pas de se renverser dès qu'une vaguelette plus ambitieuse que les autres se déciderait à percer l'uniformité des flots.

L'eau calme et claire renvoyait le reflet des deux jeunes gens qui marchaient sur la berge. La sœur de Simon, de deux ans sa cadette, ne lui ressemblait pas plus par sa chevelure rousse flamboyante que par ses yeux délivrant un sentiment de douceur et de chaleur diffuse. Simon était physiquement son opposé, cheveux sombres et yeux bleu-gris profonds et froids éclipsant les traits harmonieux de son visage. Il était quelqu'un d'empathique, mais seule la froideur transparaisait sur son visage, comme si toute sa gentillesse se couvrait d'une fine pellicule de givre en traversant l'iris. Simon tenait ses yeux de son père, c'était d'ailleurs à peu près tout ce qu'il lui avait légué, à part aussi la ferme familiale dont il avait la charge depuis que la maladie l'empêchait de s'en occuper. Perdu dans ses pensées, Simon ramassa un caillou et le jeta dans l'eau, qui se troubla. Il ne restait d'eux que des formes indistinctes.

Le frère et la sœur arrivèrent à la vieille voiture familiale, que Simon avait laissée à l'orée du bois. Iris se mit au volant et attendit que son frère embrasse une dernière fois du regard la forêt qui l'avait vu grandir. La voiture s'engagea sur la route caillouteuse et Simon appuya sa tête contre la vitre, regardant la plaine infinie qui succédait à la forêt touffue, dont seuls quelques arbres osaient briser l'uniformité de leurs branches. La route longeait la rivière, suivant les mouvements de son lit sinueux creusé dans la roche selon une logique minérale que Simon ne comprendrait décidément jamais. Le paysage défilait, chaque arbre se superposant au suivant, comme si la voiture n'avancait pas, se contentant d'offrir à Simon le spectacle d'une même scène se répétant à l'infini. Les champs verdoyants avaient jauni sous l'effet du soleil. La petite ondée du matin avait permis de diminuer la chaleur, sans laisser de traces sur la végétation. Simon ne négligeait pas les signes de la nature, et son instinct lui soufflait qu'elle leur imposerait un été aride. Mère Nature pouvait être cruelle et sans pitié : c'était elle qui rythmait les saisons, qui décidait du sort des récoltes, qui pouvait tout aussi bien noyer les cultures avec un excédent d'eau que les dessécher sous un soleil brûlant. La pluie était essentielle pour les habitants de ce coin de campagne, car si l'eau courante atteignait désormais toutes les habitations, elle était bien trop chère et bien trop rare pour que l'on puisse se permettre d'irriguer les cultures et d'abreuver les bêtes. Peu de gens osaient s'éloigner de la rivière, préférant braver ses colères en temps de crue plutôt que risquer le manque d'eau.

La voiture quitta le chemin caillouteux pour s'engager sur un sentier de terre battue sur un mouvement brusque d'Iris. Cette brève embardée arracha Simon à ses pensées et il revint à la réalité. La jeune fille arrêta

la voiture aux abords d'une petite ferme peu entretenue depuis que la maladie rongait le patriarche. Dès que Simon posa un pied sur le sol, sa mère, dont seul le clignement d'œil trahissait l'émotion, s'approcha en silence, comme si le deuil de son mari empêchait les mots de sortir de sa bouche pour réconforter ses enfants. Simon et Iris la suivirent jusqu'à la salle à manger, le chien sur les talons, qui bondissait joyeusement, ne se rendant pas compte de la gravité de la situation. Le couvert était mis pour trois, bien que l'heure soit passée, mais la disposition des assiettes n'incluait pas Simon, qui aurait dû déjeuner sur sa barque. Simon s'assit à la place de son père, s'attirant un regard glacial de sa mère. Elle ne dit pourtant rien et commença à manger. Pas un mot ne fut prononcé. Chacun, accablé de fatigue et de tristesse. Simon avala sans appétit le potage froid dans l'assiette ébréchée. Il observait sa mère en songeant aux tâches sans fin qu'elle allait leur assigner, maintenant que son mari n'était plus là. À la fin du repas, elle dit d'un air solennel :

– Nous allons rendre un dernier hommage à votre père.

Cette déclaration pompeuse sonnait faux, comme si elle avait voulu se débarrasser au plus vite de cette formalité macabre, mais Simon et Iris acquiescèrent et suivirent leur mère le long d'un couloir défraîchi. Arrivé devant la porte, Simon ressentit la nervosité de sa sœur :

– Je vais pas y arriver, Simon. Je peux pas le voir comme ça. Je peux pas !

Le jeune homme prit sa sœur par les épaules, lui chuchotant des paroles apaisantes tandis qu'elle reculait dans le couloir. Il entra dans la petite pièce où avait été déposée la dépouille. S'approcha à pas lents, apercevant dans l'ombre ce cadavre qui avait un

jour été son père. Il inspira par la bouche pour faire abstraction de l'odeur pestilentielle et fixa le visage du mort. Les souvenirs se bousculaient dans sa tête, tout lui revenait. Il se remémorait les moments passés : avant la fatigue, avant le diagnostic, avant la maladie, avant la mort. Simon sentit une larme solitaire rouler sur sa joue, telle une rivière gonflée par la fonte des neiges au printemps, grignotant avec avidité les berges tendres de ses joues. Sa tristesse et ses regrets faisaient déborder ses émotions, et, même si ce n'était pas dans ses habitudes de laisser éclore au grand jour ses sentiments, il laissa couler d'autres larmes, avant que la respiration de sa mère lui rappelle sa présence. Il sortit de la pièce à la hâte, sans oser lever les yeux vers elle tant il était bouleversé. Le reflet de la mort était imprimé sur sa rétine. Cette vision macabre ne le quitterait pas.

Il n'avait pas plu depuis cette fameuse matinée où la vie de Simon avait basculé. En quelques semaines, le soleil avait séché les herbes fragiles entourant le jeune homme. Il en arracha quelques brins, qui ne tardèrent pas à s'émietter et se balancer dans l'air moite, arrêtés dans leur chute par un sol dur et sec. Les vaches s'étaient réfugiées à l'ombre d'un arbre solitaire, dévoré par les mousses. Le chant des cigales s'était tu, laissant place au silence pesant de la chaleur intense. L'orage se préparait. Après avoir récolté les derniers légumes du jardin qui résistaient encore à l'atmosphère étouffante grâce à leurs maigres réserves d'eau, Simon rentra dans la maison aux volets fermés pour tenter vainement de préserver un semblant de fraîcheur. Il apporta sa triste récolte à la cuisine. Iris épluchait des pommes de terre sous le regard inquisiteur de sa mère :

– Tu t'y prends mal, comme d'habitude.

– Je fais ce que je peux.

– Eh bien, ce n'est pas avec tes doigts gourds et ta maladresse que tu te trouveras un mari !

Épuisée par les tâches ménagères, Iris se tut. Simon lâcha les légumes sur la table et tourna les talons, préférant affronter la chaleur que les yeux vides et inexpressifs d'Iris. Il sortit bêcher une petite parcelle de terrain dans l'espoir de planter quelque chose dans la terre friable. Les heures passèrent tandis que le jeune homme oubliait son chagrin dans l'effort. Il fut interrompu par sa mère, qui s'avança vers lui d'un air contrarié :

- Où est ta sœur ? Cette petite peste est introuvable !
- Je l'ai pas vue, répondit Simon, surpris.
- Mens pas !
- J'te jure, je sais pas !

Simon couvrait quelques fois les sorties clandestines de sa sœur, pour lui permettre d'être libre quelques heures. Il savait qu'Iris avait besoin de marcher en contemplant le silence, de sentir le vent dans ses cheveux et l'air frais envahir ses narines. Si pour Simon pêcher et prendre le grand air était un loisir, ou peut-être un moyen de s'éloigner de la maison familiale, être au contact de la nature était pour Iris un besoin vital. Mais cela ne lui ressemblait pas de disparaître sans le prévenir. Ils se confiaient tout, alors pourquoi avait-elle dérogé à cette règle aujourd'hui ? Laisant sa mère grommeler, Simon fit le tour de la ferme, chercha dans l'écurie, où elle aurait pu se cacher dans le foin, dans chaque recoin de la maison, partout. Il ne la trouva pas. Il se rendit alors à l'évidence : Iris était partie seule.

Simon marcha sous le soleil brûlant pour retrouver sa trace. Mais il ne restait rien d'elle, comme si sa présence dans la vie du jeune homme n'était que le résultat d'un rêve d'enfant qui éclate au matin. Simon

se rendit dans tous les endroits où elle avait l'habitude d'observer la nature. Il crut apercevoir sa chevelure de feu et sentir son parfum délicat, mais ce n'était que son imagination qui lui jouait des tours. Désespéré, il arriva à l'endroit même où Iris lui avait appris la nouvelle qui avait fait basculer leurs vies : cela paraissait une éternité. Les parties de pêche à l'ombre des arbres, les promenades dans les champs, tous ces petits instants de bonheur leur avaient été enlevés au profit d'un travail acharné pour sauver la ferme et combler la place du père. Tout ça pour quoi ? Pour se donner la vaine illusion que tout serait toujours pareil, alors que tout avait changé. Mais pourquoi ne l'avait-elle pas attendu pour partir ? Ils s'étaient toujours dit qu'un jour ils s'envoleraient ensemble à la rencontre de leurs rêves et de leurs espoirs. Qu'ils voyageraient pour découvrir le monde et le réinventer. Ce n'étaient que des rêves de gamins. Simon y avait cru un jour et il savait qu'Iris cultivait toujours en elle cet espoir de liberté. Elle était maintenant partie. Sans lui.

La rivière était asséchée. Il ne restait du courant tranquille de ses souvenirs qu'un écoulement d'eau boueuse et quelques poissons morts surpris par la baisse soudaine des eaux. Simon marchait à pas lents sur la berge. La chaleur l'étouffait et l'ombre des arbres n'y changeait rien. Le jeune homme aperçut sa barque, retenue par une branche d'arbre, dont l'eau ne voulait pas la sauver. Il l'avait rêvé, ballottée par le courant et malmenée par les vagues, et voilà qu'elle ne naviguait plus. Elle n'avait plus personne contre qui lutter pour se maintenir à flot, plus de but, plus de vie, plus rien. Comme lui.

La tête lui tournait. Simon s'appuya contre un grand chêne majestueux. Il sentait sous ses doigts les rainures de l'écorce et ferma les yeux. Il ne faisait plus

qu'un avec l'arbre, partageant sa mémoire végétale. Il sentait les mains qui avant lui avaient caressé le bois, qui avaient effleuré le tronc rugueux. Il entendait le souffle rauque du bûcheron épuisé qui s'était appuyé contre lui, l'espoir des amants se faisant des promesses en caressant l'écorce odorante. Le ressenti d'un siècle, le témoignage d'un temps révolu. Plus que des fragments de vie, des sentiments, des émotions qui avaient fait battre des cœurs l'espace d'un instant, et qu'aujourd'hui Simon ressentait plus encore. Leurs vies et leurs esprits disparus, rattrapés par la fuite du temps, dont les seules preuves de leurs existences lointaines étaient la mémoire éternelle de cette forêt. Ressentir l'éphémère d'une existence humaine face à la pérennité des arbres le rassurait, comme s'il savait que lorsque son sablier aurait écoulé tout son temps, il ne resterait de lui rien que des souvenirs fugaces bien vite oubliés. Il voulait que seule la forêt se rappelle sa présence en ce monde. Il voulait qu'on l'oublie, mais surtout oublier. Oublier sa sœur qui l'avait abandonné, oublier la vie qui les avait fait naître sédentaires alors qu'ils ne rêvaient que de voyages et de liberté. Le cœur de Simon battait à l'unisson avec celui de la forêt, ils ne formaient plus qu'un. Alors, il trouva la trace de sa sœur. Elle était partout. Son énergie passait de la terre aux racines des arbres, s'élevant jusqu'à leurs cimes pour s'envoler en volutes invisibles. Son âme voyageuse était enfin libre. Simon sentait la présence d'Iris tout autour de lui, mais ne pouvait la toucher.

– Iris ! cria-t-il en sanglotant.

Le jeune homme s'allongea sur l'humus odorant, désespéré de ne pouvoir serrer sa sœur dans ses bras. Il luttait contre son propre corps, qui ne semblait plus vouloir lui obéir, et contre sa mémoire, qui inondait sa

tête de souvenirs. Le passé et le futur, les morts et les vivants, tout se mélangeait, prenant un sens inconnu, devenu une vérité mensongère. Simon crut se noyer tant l'air lui manquait. Quand il voulut mourir, il se mit à pleuvoir. La première goutte le toucha en plein cœur, comme si l'eau régénérerait l'espoir en lui, pour lui donner enfin une raison de vivre. La pluie tombait au ralenti, tel un sablier hydraulique dont les dernières secondes ne voulaient pas s'écouler, pour permettre à Simon d'échapper à son destin. Car si son père était parti avec la pluie, Simon vivrait avec la pluie. Dans l'esprit brumeux du jeune homme, c'était comme si toutes les gouttes d'eau s'arrêtaient pour le laisser partir. Comme si elles avaient décidé qu'il devait voyager, qu'il devait réinventer le monde, qu'il devait vivre. Alors Simon se releva. Pour vivre sa vie. Pour vivre la pluie.

Églantine VERGERPION

Élève de 2^{de} au lycée

Edgar Quinet de Bourg-en-Bresse

Académie de Lyon

Sujet 1

TROISIÈME PRIX

Le retour de Blanconegro

George invite machinalement le vieillard à entrer, et c'est précisément au moment où il referme la porte derrière lui qu'il remarque qu'aucune trace de pas n'imprime la neige.

« Comment est-ce possible ? » se dit-il. La peur commence peu à peu à s'emparer de lui mais il décide de ne pas faire attention à ce qu'il vient de voir. Il se concentre sur ce visiteur bien étrange. Il propose au vieil homme de le débarrasser de son manteau mais celui-ci répond d'une voix surprenante :

– Mais voyons, George, si je le retire je me déchire.

Et il se met à rire si fort que certaines feuilles blanches posées sur la table s'envolent dans la pièce. À ces mots, George reste immobile. Un frisson parcourt son corps. Il commence à penser que ce vieillard est un vieux fou. Mais alors comment expliquer l'absence de pas sur la neige ? Pourquoi dit-il que le manteau fait partie de lui ? Qui est donc ce mystérieux étranger venu de nulle part ? Que veut-il ? Et surtout comment le connaît-il ?

La peur laisse place à la frayeur mais, une fois de plus, il l'ignore. C'est peut-être un tour de son imagination après tout. Ce n'est pas la première fois que ça

lui arrive. Le vieil homme s'approche de George et lui dit d'un air amical :

– Alors mon garçon, c'est comme ça que tu m'accueilles, après tout ce temps !

George déconcerté trouve néanmoins le courage de prendre la parole.

– Je viens de me faire un café. Je vous en offre un ?

– Allons, allons, répond le vieillard, tu sais très bien que je ne peux ni boire ni manger, à croire que tu m'as complètement oublié, George. Je ne te cache pas que je suis un peu déçu.

George a beau réfléchir, il n'a aucune idée de qui est cet homme, pourtant quelque chose en lui est familier. Mais quoi ? Ça, il ne peut le dire. En tout cas, une chose est sûre, il en a terriblement peur désormais. Ce vieil homme le connaît et il a l'air très déçu ! Bon sang, que veut-il de lui ? Pourquoi est-il venu jusqu'ici ? C'est bien la première fois que George, d'ordinaire si solitaire, est confronté à une telle situation. Le vieillard le tire subitement de ses pensées.

– George, tu n'as quand même pas oublié que je ne suis pas comme toi. Je ne suis pas de chair et de sang mais d'encre et de papier.

À ces mots, George lâche la tasse de café, qui se brise en mille morceaux sur le carrelage glacé.

– Tu n'es pas une personne mais un personnage, bien sûr, un être d'encre et de papier. J'aurais dû m'en douter. Je me rappelle maintenant qui tu es. Tu es le vieux Blanconegro. Le premier personnage que j'ai inventé.

– Ah, enfin ! Alors tu dois savoir pourquoi je suis venu jusqu'ici.

– Non, je ne vois pas. Je suis très surpris de te voir ici. Comment est-ce possible ? Tu ne peux pas être là, devant moi. Je dois être en train de rêver. Mais dis-moi donc, pourquoi es-tu là ?

– Lorsque tu m'as créé, il y a des années de cela, tu avais à peine onze ans, rappelle-toi. C'est à cette époque que tu as commencé à écrire ta première histoire dont j'étais le héros. Une belle histoire pleine d'amour et d'amitié. Je me rappelle très bien que quand tu écrivais chaque soir une nouvelle ligne de ma vie, que tu faisais couler l'encre noire dans mes veines, je me sentais vivant. Et puis un jour, tu as cessé d'écrire mon histoire. Et depuis tout ce temps, je te cherche partout et enfin aujourd'hui je t'ai trouvé.

– Je suis désolé Blanconegro. J'ignorais que tu vivais grâce à moi. Comment aurais-je pu le deviner ?

– Ça ne justifie pas le fait que tu aies arrêté d'écrire. À cause de toi, je ne suis ni vivant, ni mort, je suis condamné à parcourir les villes, les villages pour essayer de te retrouver et je vois tous ces hommes, toutes ces femmes, qui me dévisagent comme si j'étais un monstre. Ils n'ont aucune idée de qui je suis réellement, un personnage perdu dans le monde des personnes car je ne suis pas un personnage à part entière. Mais enfin te voilà !

– Mais pourquoi donc me cherches-tu ?

Le vieillard sort un vieux carnet de sa poche et lui répond :

– Tu vas réparer tout ça. Tu vas terminer mon histoire, voyons. Je n'ai pas fait tout ce chemin pour rester éternellement dans un monde qui n'est pas le mien.

George regarde fixement le carnet que vient de brandir Blanconegro. Il le reconnaît aussitôt. Son carnet d'enfance échangé contre quelques billes à un camarade dont le père tenait la papeterie du village. La couverture représente la silhouette de Charlie Chaplin coiffé de son chapeau melon. Il se tourne vers le vieillard, qui lui esquisse un large sourire, un sourire qui n'est plus chaotique mais sincère et chaleureux. George se sent confiant à présent. Il lui rend son sourire et il s'empare de son carnet pour le poser sur son bureau.

– Tu vas te sentir plus vivant que jamais, crois-moi. Je vais veiller sur toi désormais. Je vais faire de toi le plus heureux des personnages. Tu auras une vie incroyable pleine de rebondissements. J’espère que tu me rendras visite un jour pour me dire ce que tu en penses. Mais maintenant tu vas rentrer chez toi.

À ces mots, Blanconegro disparaît subitement et George remarque qu’une tache d’encre vient de se former sur la page même où il avait cessé d’écrire quinze ans plus tôt.

L’épais manteau de neige a laissé place à de magnifiques fleurs de printemps. George, assis à son bureau, contemple par la fenêtre le renouveau de la nature. Il se tourne vers son étagère et regarde avec satisfaction le carnet qu’il vient de terminer la veille. Sur son bureau, une page blanche attend le début d’une nouvelle aventure de son vieil ami Blanconegro. Lorsqu’il s’apprête à écrire les premiers mots, il remarque que la page a la même blancheur que la neige, le jour où il vit revenir Blanconegro. Mais c’est lorsqu’il écrit sa première ligne qu’il hallucine. L’encre sur le papier s’éparpille et dessine un petit personnage avec un long manteau noir, coiffé d’un bonnet noir. Blanconegro lui fait un petit signe de la main avant de se transformer en majuscule.

Justine ARAUJO ROSADO

Élève de 6^e instruite en famille à Toulouse

Académie de Toulouse

Sujet 2

Les lauréats académiques

Les nouvelles qui suivent ont été sélectionnées pour représenter leur académie en finale, et n'ont pas été retenues par le jury national. Elles sont dans leur version originale : elles ont été corrigées mais n'ont pas fait l'objet d'un travail de réécriture.

Douce après-midi

Ce fut au moment où la coque basculait que Simon comprit qu'il n'irait pas pêcher ce jour-là, pas plus que les jours suivants.

Cassia se promenait souvent dans le bois. Elle aimait l'odeur de terre, surtout lorsqu'il pleuvait. Habituellement elle s'y rendait après la pluie mais pas ce jour-là. Une force étrange l'avait attirée dehors. Elle cheminait sur le sentier, qu'à présent elle avait du mal à distinguer, tant il y avait de boue. Les gouttes d'eau s'écrasaient au sol et sur sa chevelure brune. Ses pieds s'enfonçaient un peu plus dans la terre à chaque pas. Elle estima que cela devait bien faire trente minutes qu'elle marchait et commençait à avoir froid, si bien qu'elle décida de revenir sur ses pas dont les traces s'effaçaient, tant elles étaient battues par la pluie. Cassia ne s'était pas rendu compte, perdue dans la contemplation du spectacle que la nature lui offrait, qu'elle avait dévié de son itinéraire habituel. Elle avançait droit devant, sans se douter que les arbres face à elle n'étaient pas tout à fait les mêmes que la dernière fois qu'elle était venue.

En effet, la mousse devenait plus dense, au sol comme sur les arbres, et étouffait le bruit de ses

pas. Dans l'empire du silence, la jeune femme ne put que s'immobiliser et profiter du paysage. La beauté de l'endroit tenait surtout à sa désorganisation. Les noisetiers s'élevaient, poussés par leur désir de vivre et perçaient les épais feuillages de leurs voisins. Par un habile mélange de couleurs, l'or des feuilles se mariait avec l'émeraude de la mousse. Les branches, somptueux sceptres des rois des lieux, s'élevaient et débordaient d'une étrange grâce. Cependant, plus elle détaillait les lieux, plus elle comprenait à quel point elle s'était éloignée de son point de départ. Soudain, une nuée bruyante d'oiseaux s'envola et Cassia sur-sauta. Cet épais silence, qu'elle avait tant apprécié, lui pesait et devenait menaçant comme si la douce quiétude des bois n'était que le camouflage d'un hideux visage. Les arbres semblaient étrangement se mouvoir et leur ombre formait des esprits décharnés et errants, à la recherche de leur âme perdue. Les feuilles se balançaient comme des pendus au bout de leur corde. Cassia déglutit avec l'impression qu'on l'entendait jusqu'à l'orée même de la forêt, lorsqu'une branche craqua. Elle baissa immédiatement les yeux et, constatant qu'elle n'avait effleuré aucune branche, porta les mains à son visage afin de s'empêcher de crier, comme pour cacher sa respiration.

En découvrant le corps gonflé et camouflé d'une jeune femme sous la barque, Simon réprima un cri. Il était paralysé et n'osait pas se retourner, ses yeux restaient fixés sur les lèvres bleues et le visage du cadavre qui, même lacéré, conservait une certaine beauté. Les oiseaux, d'habitude prolixes, s'étaient tus, ce qui rendit bien plus inquiétant le hurlement déchirant du chien qu'on entendit tout à coup. Le sang glacé, Simon risqua un regard en arrière. Nulle trace de la bête. Osant à peine bouger, Simon

approcha comme un automate de l'endroit où il avait abandonné le chien à son triste sort, le temps d'aller chercher la barque. Il ne restait, à ses pieds, que les quelques racines déterrées de l'arbrisseau auquel il était attaché. Remarquant à peine que le ciel commençait à se couvrir, Simon tenta de se rassurer en se disant que le chien s'était simplement enfui. Il se répétait cette phrase, pensant probablement que, ce faisant, elle s'inscrirait dans la réalité.

Peu convaincu, il scrutait de ses yeux, bleu azur comme le ciel, la moindre parcelle de terrain, prêt à détalier comme un lapin devant un chasseur. Rien ne paraissait suspect. Les branches s'agitaient tranquillement dans la brise, comme réveillées d'un long sommeil. Simon, vaguement rassuré par ce bruit familier, laissa son corps crispé se détendre un instant et s'autorisa quelques pas en direction de sa canne à pêche et de son panier. Il s'interrompit pourtant à la moitié du parcours afin de vérifier que rien n'avait bougé. Cependant, certainement pris dans la panique, rien ne semblait à sa place. Il aurait pourtant juré que le bosquet devant lui n'y était pas un instant auparavant. C'est alors que la tête commença à lui tourner, assaillie par tant d'émotions et d'inquiétude. Il se reprit et se concentra sur un objectif : trouver le téléphone dans son panier afin d'appeler les secours.

Dire qu'il avait failli ne pas le prendre. C'est vrai, il partait à la pêche pour se détendre, prendre du bon temps et s'éloigner de la civilisation bruyante et affolante dans laquelle il vivait. Partir, une après-midi, loin des klaxons des voitures, de l'air pollué et de cette atmosphère négative. Communier avec le chant des oiseaux, le bruit de l'eau, cet air frais et pur qui lui manquait. Que de bons souvenirs lui remontaient

lorsqu'il partait pêcher en toute tranquillité, comme quand il était petit. Il la ressentait presque, cette caresse rassurante du soleil sur sa peau fraîche au petit matin, en attendant que les truites mordent à l'hameçon. Il venait, à cette époque, au bord de la rivière Xyts, comme l'appellent les habitants du coin, pour pêcher, bien sûr, mais c'était également l'endroit où il passait d'excellents moments avec sa famille. C'était presque magique.

Un malaise soudain le saisit et il vit trouble un instant. Relevant la tête et retrouvant la vue, il s'aperçut qu'il avait mal évalué la distance. Le panier était plus loin qu'il ne l'avait prévu. Il continua sa marche, fixant résolument le panier. Mais il se prit les pieds dans la racine d'un chêne et chuta en se cognant la tête contre le sol. Un goût métallique le ramena à la réalité. Simon porta la main à son visage, où terre et sang se mélangeaient, formant un liquide noir et visqueux. La douleur l'étourdissant, il ne comprit pas immédiatement ce qui flottait et partait, emporté par le courant. C'était le panier ! Celui-ci même qui, quelques instants auparavant, était à terre, bien au sec. Et avec ce panier c'étaient le téléphone et tous ses espoirs qui s'enfuyaient. Comment avait-il pu parcourir une distance pareille ? Dorénavant convaincu qu'il n'était pas seul sur les bords de la rivière, le cœur de Simon, déjà affolé, était devenu totalement fou. Les battements terrorisés de sa poitrine pulsaient dans ses tympans, dans ses tempes et dans son corps tout entier. Il n'entendait plus rien d'autre que ce tic-tac incessant... et peut-être était-ce mieux ainsi.

Une seconde branche cassa à sa gauche. Cassia se retourna vivement. Un bruissement de feuille se fit entendre et, d'abord surprise, puis horrifiée lorsque

le bois entailla sa joue, la jeune femme se mit à courir à travers les arbres. Elle glissa sur la mousse humide, tomba dans la boue mais se releva aussitôt. Pour rien au monde elle ne se serait arrêtée. Elle savait que, si elle stoppait sa course, c'en était fini d'elle.

Simon, qui avait réussi à se reprendre, décida qu'il était plus judicieux de se mettre en sécurité mais, n'ayant pas identifié ou même découvert la cachette du tordu qui lui servait de camarade de pêche, il pensa qu'il était préférable de retourner à la voiture. Se dirigeant, toujours méfiant, vers le chemin, il longea la rivière. Les feuilles, qui bruissaient sous les semelles de ses bottes, lui susurraient d'accélérer la cadence et l'on aurait juré que la foudre s'abat-tait à chacun de ses pas devant le silence religieux de la forêt. Soudain, un croassement de corbeau rompit l'harmonie et Simon, sentant des gouttes lui tomber sur la tête, leva le regard. Ce qu'il aperçut troubla sa vision et l'obstrua d'un voile écarlate. D'abord à cause du choc que cette vue d'horreur provoqua en Simon mais également à cause de la goutte d'hémoglobine qui s'était faufilée dans son œil gauche. Son chien, qui était dans l'arbre, le surplombait. Embroché à une branche de chêne, telle une vulgaire tomate au bout d'un cure-dent, le chien, ayant aperçu son maître au pied de l'arbre, ne couinait pas plus fort qu'une souris. Ne pouvant supporter ce spectacle sanglant et rendu hypnotisant par tant d'horreur, Simon se détourna et, son regard plongeant dans l'eau de la rivière, il aperçut le reflet de son chien, que le soleil désormais éclatant illuminait. Les poissons nageaient nonchalamment dans leur élément, au rythme du courant de la rivière et ondulaient dans l'image du chien au pelage blanc devenu grenat.

Voilà un moment que Cassia galopait dans la forêt. Ses poumons la brûlaient et chaque inspiration lui faisait l'effet d'une lame de couteau en pleine poitrine. L'air lui manquait, comme un poisson hors de l'eau, elle tentait de survivre. Couverte de boue, la biche poursuivie par le chasseur boitait, les jambes couvertes des griffures infligées par les ronces. Poussée par l'adrénaline, elle volait parmi ces dames piquantes, sentant à peine leurs morsures. Malgré tout, on la poursuivait toujours. Elle entendait le bruissement des feuilles, les arbres qui s'écartaient pour la laisser passer. Elle ne pourrait pas soutenir son rythme bien longtemps encore, elle sentait son propre corps faiblir, la trahir. Elle accéléra de nouveau en entendant le bruit de l'eau. Peut-être y avait-il quelqu'un ? Trouverait-elle enfin la fin de cette forêt ? Finirait-elle seulement un jour ? Malheureusement, elle ne vit qu'un paysage dégagé et une rivière, puis la forêt reprenait. Nulle trace de vie, pas le moindre ver de terre. Elle devait réfléchir rapidement. Déboulant derrière des fougères, elle se prit les pieds dans une barque qui y était cachée. C'est à ce moment que l'arbre qui l'avait entaillée surgit derrière elle.

Simon était sous le choc, totalement anéanti et bouleversé par cette effroyable vision. Il était tombé à genoux et des larmes obstruaient sa vision. Tout se confondait, l'eau et le ciel ne faisaient plus qu'un. Un sifflement strident et continu résonnait dans ses oreilles, qu'il essayait vainement de boucher. Il avait l'impression d'être lent, très lent ; de se mouvoir au ralenti. Une douleur lancinante à la tête le prit tout à coup. Un liquide rouge coulait de sa tempe, tombait sur le sol et se mélangeait à la terre. Il vit des feuilles se mouvoir dans son champ de vision et releva la tête. Après avoir tendu la main et rencontré du bois, la der-

nière chose qu'il entrevit fut un arbre qui l'enlaçait et l'entaillait lentement. Il crut rêver avant de sombrer.

Manon GUILLEMOT

Élève de terminale au lycée

Armand Peugeot de Valentigney

Académie de Besançon

Sujet 1

Les pas et la balle

George invite machinalement le vieillard à entrer, et c'est précisément au moment où il referme la porte derrière lui qu'il remarque qu'aucune trace de pas n'imprime la neige.

Lorsque l'on reçoit une claque, il y a toujours deux options : on peut la recevoir et rester au sol, ou on peut la recevoir puis se relever pour la rendre. Bien sûr, c'était aussi vrai pour les claques mentales. Et à cet instant précis, George se dit qu'il n'était pas si mal au sol. Il resta quelques secondes, tétanisé, à fixer la neige immaculée, intouchée, inchangée. Comment était-ce possible ? Il se sentit pris de violents spasmes, se mit à trembler, des frissons dans le dos.

– Eh bien ? Que se passe-t-il ?

Et il était toujours là, lui. Ce vieil homme inconnu qu'il venait de faire entrer dans sa maison, qui venait de prendre place sur son canapé. Qui était-il ? Le connaissait-il vraiment ? Était-il dangereux ?

George mit fin à toutes ces questions en refermant vivement la porte. Puis, toujours rigide, il fit un demi-tour sur lui-même, le visage crispé pour murmurer :

– Qui êtes-vous ?

Enfin, c'est ce qu'il aurait dû dire s'il ne s'était pas pris une balle entre les deux yeux avant de finir sa phrase.

* * *

Les pneus crissèrent sur la neige, soulevèrent de la poudreuse et la voiture se gara près des plots qui avaient été installés pour l'occasion. L'inspectrice Fila sortit de la voiture, puis, devant le grand manteau blanc qui recouvrait l'herbe, saisit une chaude doune qu'elle mit sur ses épaules. Passant par-dessus le ruban rouge, l'agent Belot vint à sa rencontre.

– Vous êtes enfin arrivée... Désolé de vous obliger à venir si tard mais on a jugé que la situation en valait la peine.

– Je vous crois sur parole, agent Belot. Je vous laisse deux minutes pour me briefer sur l'affaire.

L'agent regarda devant lui. Une maisonnette de bois, de toute évidence appartenant à une personne ni très fortunée, ni très pauvre non plus, de taille moyenne, cachait en son dos une petite colline dominée par une grande forêt qui s'étendait sur des hectares et dont la lisière semblait être là. Il n'y avait personne à des kilomètres à la ronde, une simple maison de forêt. Cet endroit, si calme d'habitude, avait, en cette soirée exceptionnelle, été envahi par les véhicules de police. Deux voitures de part et d'autre de la maisonnette, un fourgon à quelques mètres de la porte et à tout cela venait de s'ajouter le véhicule personnel de Louise Fila. Bien sûr, les habituels rubans rouges entouraient le périmètre de la maison. C'était toujours un sacré charivari lorsqu'un cadavre était retrouvé. Puis l'agent se lança :

– Un cadavre, un homme relativement jeune, dans la trentaine, nommé George, sur le pas de sa porte. Tué d'une balle entre les deux yeux. On estime qu'il est resté là une journée environ, c'est son frère qui a trouvé son corps.

– Son frère est-il sur la liste des suspects ?
– Non. Il a prouvé son innocence : il devait lui rendre visite il y a une heure, pour dîner avec lui. Il revenait d'Espagne en avion, ils avaient prévu de se revoir. Mais quand il est revenu, son frère était déjà raide. Il nous a montré ses billets d'avion et a remonté devant nous toute sa conversation avec George. Son alibi est en béton.

– Mais encore ?

– Eh bien, la première bizarrerie nous vient des traces de pas.

– Des traces ?

– Des traces dans la neige. On n'arrive pas à comprendre comment tout cela est possible. Il n'y a aucune trace de pas qui entre dans la maison, que ce soit devant l'entrée principale, où il y a un porche, ou la porte de derrière.

– La neige tombée entre-temps aurait pu les recouvrir.

– Certes, mais...

Il leva la tête et ses doigts se crispèrent.

– Il se remet encore à pleuvoir. Je n'en peux plus de ce temps, de cette affaire, de...

– Eh bien, je ne vous ai jamais vu comme cela, s'amusa Louise.

– Excusez-moi, cette enquête me met dans tous mes états...

– Enfin, ce n'est qu'une histoire de traces de pas ! Pas de quoi s'alarmer autant !

– Une histoire de... oh, c'est vrai, je ne vous ai dit que ça... La balle entre les deux yeux...

– Oui, et bien ?

– Il n'y a aucune balle.

* * *

Pour la troisième fois, elle relut le dossier. L'autopsie était formelle. Entre les deux yeux, un trou, exactement comme s'il y avait une balle, mais celle-ci

manquait à l'appel. Il était aussi écrit que c'était impossible que la balle ait été retirée manuellement, étant donné la forme que prenait la trajectoire. Il manquait des traces, il manquait une balle. Louise se leva de sa chaise de bois et commença à faire des tours sur elle-même. Impossible. Elle ne s'était jamais sentie ainsi. Une panique sans précédent la fit trembler de toutes parts. Elle n'arrivait pas à comprendre. Elle avait l'impression d'être une marionnette, ce qu'elle haïssait, mieux valait être le marionnettiste. Ses yeux paniqués s'attardèrent sur les feuilles sur son bureau. C'était un texte écrit par George, retrouvé dans sa maison, qui parlait d'un héros tentant de fuir son pays : mais il était construit de sorte que ce n'était pas un voyage physique mais une épopée psychologique. Beaucoup de réflexion, d'argumentation, de philosophie, de figures de style, en bref beaucoup d'ennui pour Louise qui, excédée, avait stoppé sa lecture au chapitre deux. Mais, venant interrompre ces réflexions, l'agent Belot ouvrit la porte.

– Inspectrice, nous...

Puis il vit les textes de George étalés sur le bureau.

– Tiens, vous aussi, vous les avez lus ? Vous en pensez quoi ?

– C'est ennuyeux, répondit Louise en se relevant.

– J'ai bien aimé, moi. C'est très philosophique, vous aviez compris que c'était une critique des dictatures ?

– Je ne suis pas stupide, Belot. Qu'étiez-vous venu m'annoncer ?

– Le jour est levé, nous allons pouvoir repartir à la recherche d'indices.

* * *

C'était toujours rageant de passer des heures à la recherche d'indices ou de pistes et de revenir bredouille. C'était précisément pour cette raison que les deux agents étaient terriblement agacés en sortant de

la maison au bout de trois heures. Ils avaient passé chaque pièce au peigne fin, chaque idée avait été usée et retournée dans tous les sens, chaque objet inspecté et observé, pour finalement revenir les poches pleines de néant. Des deux, Louise était celle qui était la plus froissée. Elle avait espéré que cette recherche lui permettrait d'avoir une idée plus précise de ce mystère, de ne plus se sentir un simple pion. En plus de ne pas détruire ce sentiment, cette expédition n'avait fait que le renforcer. Belot s'arrêta dans la petite cour et regarda la maisonnette.

– Dans la forêt. Derrière la maison, la petite forêt. Il... il y a quelqu'un.

Louise fit demi-tour et scruta le bosquet. Oui, oui... il y avait bien quelqu'un. Un homme qui semblait relativement vieux, qui marchait paisiblement. Que faisait-il ici ? Il se baladait sûrement, mais Louise, envieuse de réponse, même là où il n'y en avait pas, se précipita en avant et se mit à hurler :

– Monsieur ! Monsieur, s'il vous plaît, Louise Fila, inspectrice !

Il se retourna et s'arrêta. Elle put mieux le voir : vêtu d'un long manteau noir, le crâne chaudement recouvert d'un bonnet sombre, un sac de voyage dans une main, un bâton de marche dans l'autre, il sembla étonné.

– Inspectrice... Fila ?

– En effet.

L'homme haussa un sourcil.

– Que faites-vous ici ? reprit Louise.

– Je me baladais, tout simplement. Il n'y a rien de mieux qu'une balade les matins d'hiver... Pourquoi donc ?

L'inspectrice Fila se sentit stupide.

– Il y a eu un meurtre dans la maison d'en bas.

– George ? Oh non, le pauvre petit, je le connaissais bien... Cela dit, il avait de nombreux ennemis...

Louise sentit une petite étincelle dans sa poitrine.

– Vous en êtes sûr ?

– Absolument. Il...

Puis le portable de Louise sonna dans sa poche. Elle décrocha, écouta quelques instants et murmura :

– Par pitié, dites-moi que c'est une blague...

Puis, se retournant :

– Vous passerez au commissariat plus tard, monsieur, si vous avez encore des choses à dire.

– Bien, bien, je passerai alors...

– Belot, on repart immédiatement au commissariat.

On a besoin de nous. Ah oui, et aussi...

Elle avait voulu donner une dernière directive au vieil homme mais il était déjà parti. Sans laisser de traces.

* * *

Il était tout seul au milieu de la table. Inerte, le petit bout de métal trônait, comme s'il admirait l'empire que constituait cette table de métal où siégeait il y a quelques heures un cadavre. Louise se pencha vers lui.

– Je n'arrive pas à y croire.

– Pourtant si, madame... commença l'un des spécialistes.

– Le cadavre était là, nous sommes partis, et... eh bien, il a disparu, et la balle est apparue... ajouta un second.

– Vous êtes en train de me dire qu'on avait un corps sans balle, qui a laissé place à une balle sans corps ?

– C'est... c'est cela en effet.

La policière vacilla. Elle ne comprenait plus rien et elle détestait profondément cela. Elle sentit ses muscles se crispier, son sang accélérer, elle tentait de suivre, de saisir, mais elle échoua. violemment, tout son corps se libéra et elle s'effondra au sol. Belot, qui jusque-là était à sa droite, vint l'aider, pris de panique, mais elle fit un signe de la main.

– Merci, je... je vais bien. J'ai besoin d'être un peu seule...

Elle réussit à se relever puis, tête penchée vers le sol, repartit de la salle sous le regard inquiet des autres et s'enferma dans son bureau. Elle s'assit, seule, dans le noir. Impossible, impossible, c'était impossible... Une balle...

– Excusez-moi de vous déranger, mademoiselle...

Louise se retourna vivement. Le vieil homme qu'elle avait rencontré se tenait là, à la droite de son armoire, immobile, la fixant. Comment pouvait-elle ne pas l'avoir vu ?

– Oh, vous êtes l... Comment êtes-vous entré ?

– Désolé de vous importuner de la sorte, mais il y a quelque chose de très important que je dois vous dire.

La femme nota son talent pour éviter les questions mais soudainement, il releva sa main, révélant un pistolet.

– Je tenais à m'excuser de façon sincère. Vous me sembliez sympathique.

Louise sursauta. Pourquoi ? C'était lui qui avait fait cela ? Elle sentit sa gorge se nouer. Non, non, non. C'était trop rapide. Perdre sans se battre. Elle se sentit petite, ridicule. Puis soudainement, la peur, la colère, l'amertume laissèrent place à l'espoir. Elle avait rangé son arme sous son bureau. Elle pouvait l'atteindre... Il lui fallait gagner du temps.

– Ce n'était donc pas un meurtre ciblé. Vous êtes juste fou.

– Non, non, c'est un peu plus... un peu plus compliqué.

– Expliquez.

L'homme tourna la tête, eut un sourire.

– Je ne tue pas les gens pour ce qu'ils sont, mais pour ce qu'ils font. Je suis un missionnaire du futur.

« Il se paye ma tête. Ou il tente de m'embrouiller, auquel cas il est terriblement idiot, ou il est fou. »

– Mademoiselle, je suis envoyé dans de rares occasions pour modifier le passé et refaçonner le futur. Dans cent ans, les textes révolutionnaires que George a écrits circuleront dans les mains des Rebelles, qui inspirent la peur aux citoyens de la Grande Monarchie. Je suis venu pour stopper cela.

Louise resta pétrifiée sur place. « Ça... ça se tient. Les textes de George... »

– Ramener George avant qu’il ne les écrive, pour terminer tout cela. Mais le problème, c’est qu’il avait déjà entamé son travail anarchiste...

– Ramener ? Vous l’avez abattu !

– Nullement. La balle l’a fait voyager dans le temps, il lui faut seulement deux jours pour fonctionner. Durant ces deux jours, le corps est comme un cadavre, puis la balle agit. Il est sûrement au tribunal actuellement. Il sera jugé dans mon Monde, votre futur, pour ses crimes et actes. Je compte faire la même chose avec vous. Une fois George disparu, vous redonneriez les textes à sa famille, qui les ferait publier en sa mémoire. L’effet serait le même. Je viens donc vous transporter pour les mêmes raisons que George puis reprendre les textes.

– Et vous comptez bien sûr sortir comme si de rien n’était après m’avoir tuée ?

– Je me téléporte, mademoiselle. Un téléporteur qui met une journée à se recharger. Une fois par jour, je le peux. Je l’ai fait pour me rendre chez George sans traces, je le ferai pour sortir de ce bâtiment.

Louise venait de perdre l’envie de le tuer. Il avait réussi à la captiver. Tout ce qu’il disait... tout cela se tenait. Pourquoi George avait disparu et la balle était réapparue, ce qu’il écrivait, pourquoi il n’y avait pas de traces de pas... Non. Non, surtout pas. « Il est venu pour mettre fin à la liberté dans le futur. Il faut l’arrêter. Maintenant. Mais peut-être a-t-il raison ? » Elle

ne savait rien du Monde futur, qui était bon, qui était mauvais ? Puis elle se rendit compte qu’il ne l’avait toujours pas tuée. Pourquoi ? Elle vit sur son pistolet une barre, presque totalement remplie de rouge. Mais pas entièrement. Soudainement, elle comprit.

– Votre arme... Votre arme... C’est comme votre téléporteur... Une journée pour se recharger, c’est la barre rouge. Lorsque je suis revenue ici, vous pensiez que je repartirais sur le terrain chercher des indices, ce n’est pas le cas. Vous comptiez m’attendre pour me transporter quand je reviendrais, mais je ne suis jamais partie, j’étais juste dans la salle d’à côté... Votre arme est vide, vous tentez de gagner du temps...

Le tueur resta bouche bée. Il leva son pistolet, lentement, presque pétrifié, les muscles tendus. Ses yeux tremblaient, sa bouche laissait voir des rictus de colère. « J’ai vu juste. »

– C’est... c’est exact. Je ne peux sortir, faute à vos collègues, je ne peux pas vous transporter dans le futur.

Prise de panique, Louise se jeta en avant, saisit son arme de service et la brandit.

– C’est à vous qu’appartient le choix. Laissez-moi vous transporter dans le futur pour rétablir l’ordre dans mon Monde. Le fait que vous vous laissiez faire jouera en votre faveur dans le procès, soyez-en sûre. Ou alors tuez-moi pour laisser la liberté... la liberté de nuire, la liberté de détruire... Chaos ou ordre. Vous êtes une femme bien, vous ferez le bon choix. Il n’y en a qu’un, vous le savez.

Les mains tremblantes, le corps pris de spasmes, elle leva l’arme, pointa le canon sur la poitrine du voyageur. Tuer. Le bon choix ? « Peut-être que ces Rebelles sont simplement dans le mauvais camp, qu’ils veulent prendre le pouvoir par la force. Ou l’inverse, c’est l’ordre qui est le danger. » Comment juger ce Monde qui lui était inconnu ?

Il y avait un moyen. Une seule valeur lui tenait à cœur.

Puis le silence régna dans les couloirs des bureaux. Et une détonation retentit.

C'était la liberté.

Gabriel MANTEAU-ROBERT

Élève de 3^e au collège

Danielle Mitterrand de Saint-Paul-lès-Dax

Académie de Bordeaux

Sujet 2

La rose de Lola

Ce fut au moment où la coque basculait que Simon comprit qu'il n'irait pas pêcher ce jour-là, pas plus que les jours suivants.

Il se souvenait très bien de ses boucles brunes lui descendant dans le cou, lui caressant les oreilles. C'était d'une telle beauté, d'une telle finesse que Simon en avait toujours la tête qui tournait. « Lola. Lola. Lola... » Son nom résonnait toujours comme une mélodie pour enfant, comme un écho de son rire.

– Je te trouve magnifique, ma Lola.

– Oh quel flatteur !

« Non. Arrête, Simon. Ne pas se souvenir. Tu t'étais promis... »

Le garçon recula d'un pas, effrayé. Le chien aboya de plus belle. Des gouttes d'eau chaude venant du ciel lui tombèrent dessus, s'écrasant, disparaissant dans la laine de son pull.

– Lola, Lola, Lola... murmura-t-il.

Il secoua la tête.

– Stop, stop, stop !

Le chien tira de plus belle sur sa laisse, autant effrayé que son maître.

- Est-ce que tu m'aimes, Simon ?
- Et toi ?
- Toujours...

« Toujours... »

Il déteste la pluie, c'est triste et boueux. Elle a toujours aimé, l'eau qui s'écrase sur le parapluie en un bruit gracieux, elle trouvait ça romantique. Des larmes se mêlent à l'eau du ciel. Il ne devrait pas pleurer, ou bien si ? Qui a dit que c'était ridicule ?

C'était un petit bourgeon de rose, poussant sous le bateau, en plein mois de janvier. Quand il a soulevé la barque ce fut comme un choc.

Les roses poussent en été. Pas en hiver. Alors pourquoi ce bourgeon était-il là quand il a soulevé le bateau ?

C'était elle qui l'avait planté. Lola... Oui, Lola. Ça la représentait bien. Elle visait toujours les choses impossibles... Mais c'est cela qui faisait que tout le monde l'aimait... Elle était un tourbillon de défis... De choses impossibles... Ce qui faisait sourire les gens.

- Regarde, Simon ! Regarde ce que j'ai apporté !
- Une graine ?
- Oui... Je vais la planter... ici !
- Ici ?
- Oui !
- T'es pas croyable...
- Ah... J'ai hâte de la voir éclore !

Le petit bourgeon sortait un peu, ses pétales refermés, comme si la rose avait peur de sortir. Le

garçon la comprend, cet endroit est si sombre que personne n'a envie d'y vivre. Simon aurait voulu prendre ce miracle dans ses bras, le serrer, l'embrasser, le couvrir, lui promettre de le protéger... Mais il se retint. Ce serait stupide de faire cela. La pluie continuait à tomber, mais un peu plus fort. Ploc, ploc... « Chut ! » se répétait Simon.

- Ouhhh... On devrait revenir sur la plage.
- Mais, Simon... Les vagues ne sont même pas encore enragées... Et regarde comme il pleut, ne trouves-tu pas cela magnifique ?
- Oui, il pleut. J'ai froid moi !
- Encore quelques minutes...

C'étaient peut-être les minutes de trop. Mais il n'a pas pu lui dire non. Il l'aurait déçue. Et décevoir Lola ? Non.

Il avait la tête qui tournait, mais ça lui faisait du bien, enfin... Ça montrait qu'il était encore en vie, même s'il avait perdu son sourire depuis longtemps. Il était maintenant allongé, ses bras écartés, la pluie tombant sur son visage. Les arbres craquaient autour de lui, c'était comme si la pluie et la nature faisaient un concert, tout était en rythme... Tout était doux... Elle aurait adoré. Elle aurait sûrement commencé à danser, à bouger ses cuisses en rythme, à balancer ses bras, les bouger dans tous les sens, tout en tapant du pied en même temps que les plocs et les cracs des branches, elle aurait ri aux éclats... tout aurait été parfait...

Ils avaient l'habitude de venir tous les week-ends pêcher sur ce lac, c'était une sorte de rituel. Et on aurait dit qu'il avait gardé l'habitude, ou alors il culpabilisait. Il avait fallu une seconde... Une putain de seconde... Il avait juste... Une seconde...

– Lola ?...

– Lola ?!...

– Putain, Lola ?!

Il se souvenait, les vagues avaient commencé à devenir dangereuses, à pousser le bateau au milieu du lac. Oui, c'est ça. À pousser le bateau... Au milieu du lac... Peut-être que ce n'était pas bon. D'essayer de se rappeler. Ou alors si. S'il remettait ses souvenirs en ordre, peut-être qu'il pourrait de nouveau vivre, de nouveau ressentir le besoin de se lever du lit... Un tourbillon de défis... Oui, ça la définissait bien : elle était son tourbillon de vie.

Alors c'était il y a deux ans...

– Tu es sûre de vouloir y aller ?

– Pourquoi pas ?

– La météo dit qu'il y a une tempête qui se prépare.

– Et depuis quand écoutes-tu la météo ?

– Je dis juste que ça pourrait être dangereux.

La jeune fille poussa le bateau, en lui tirant la langue, moqueuse.

– Je ne pensais pas que t'étais un trouillard. Bon tant pis, j'irai toute seule...

– Non ! C'est bon, je viens avec toi.

Le couple s'assit de chaque côté du bateau. Simon prit les avirons et commença à ramer. Lola regarda avec émerveillement la clarté du lac, les rayons du soleil venaient se déposer d'une façon gracieuse.

– C'est magnifique !

Elle toucha l'eau de ses doigts fins, elle frissonna de plaisir au contact de l'onde. Des poissons-chats se faufilèrent sous le bateau.

Quand il y eut suffisamment de fond, Simon sortit les cannes à pêche. Ce jour-là il avait pêché de belles prises.

– On va se régaler ce soir ! roucoula-t-elle.

Elle prit une mèche de cheveux et la mit dans sa bouche. C'était une manie agaçante et sexy.

– J'ai senti une goutte ! Je te l'avais dit ! cria Simon, content d'avoir raison.

– T'es juste parano. Je n'ai senti aucune goutte... moi !

Simon haussa les épaules et rangea sa canne à pêche.

– Je m'en fiche que tu n'aies pas senti de gouttes, on rentre, je n'ai pas envie de revenir à la maison gelé.

– Cinq minutes ! S'il te plaît, j'adore ces moments qu'on passe tous les deux... Allez...

Simon lâcha les rames, et se mordit la lèvre.

– Bon d'accord, cinq minutes !

– Oui. Cinq minutes.

Simon ne reprit pas sa canne à pêche, il se contenta de regarder le paysage. Il sentait toujours des gouttes lui tomber dessus, mais cette fois il y en eut de plus en plus.

– Ouhhh, on devrait revenir à la plage.

– Mais, Simon... Les vagues ne sont pas encore enragées... Et regarde comme il pleut, ne trouves-tu pas cela magnifique ?

– Oui, il pleut, et j'ai froid moi !

– Encore quelques minutes...

Simon avait trouvé ça bizarre, qu'elle allonge cette soirée de pêche, alors qu'une tempête allait bientôt tomber... Peut-être qu'elle l'avait sentie...

Le lac commençait à danser sous la petite barque. Le bateau tanguait sur le côté. La pluie devenait violente, elle s'abattait sur leur front. Des éclairs zébraient le ciel, le spectacle était certes beau mais effrayant. Simon n'arrivait plus à contrôler la barque, elle allait dans tous les sens, mais en suivant toujours la même direction : l'endroit le plus profond, comme attiré par un aimant. Simon ferma fort les yeux, priant pour que tout s'arrête...

– Lola ?...

– Lola ?!...

– Putain, Lola ?!

Ploc, ploc...

La pluie ne le touchait même plus. Elle le traversait, comme s'il était devenu lucide, invisible aux yeux du monde.

Il prit une rame. La brisa. Il tapa assez fort pour que le bois cède. Il s'attaqua à la deuxième, avec autant de férocité, mais le visage fermé. Il ne sentait plus ses larmes. Le chien s'était calmé, il s'était assis, et regardait son maître faire, calme. Comme si lui non plus n'avait plus rien à perdre. Simon suait, ses aisselles étaient humides, et des gouttes de sueur lui coulaient le long de la tempe. Oui, il n'avait plus rien à perdre, ou alors il voulait juste se débarrasser de souvenirs qui pesaient trop lourd.

Il avait froid. Terriblement froid. Quand il en eut fini avec la deuxième rame, il arracha les planches du petit bateau, la barque était maintenant trouée

de partout. Le garçon n'en pouvait plus. Il était épuisé. Il jeta un regard à la rose, toujours intacte. Le petit bourgeon était illuminé de gouttelettes. Le soleil était revenu, avait réussi à traverser l'épaisseur des nuages, de fins rayons venaient délicatement se déposer sur les gouttes, ce qui donnait un effet lumineux à la plante.

Simon soupira. Il se dirigea vers le bord du lac. Ses chaussures s'enfonçant dans le sable humide. Quand il commença à sentir l'eau sous ses pieds, il s'arrêta. Et, pour la première fois depuis deux ans, il sourit.

Oui, il n'allait plus revenir pêcher ici. Pas que ce soit trop dur. Non. Le monde a trop de merveilles à découvrir pour qu'il revienne. C'est ce qu'elle aurait voulu. Lola... Lola. Lola. Lola. Lola !

– Je t'aime, Lola !!! cria Simon.

Il cria si fort qu'il en eut mal à la gorge. Il rit. Il rit bien haut. Pour qu'elle puisse l'entendre...

– Je t'aime... Mais ne t'inquiète pas. Où que tu sois, je te rejoindrai, même si je tarde un peu, attends-moi. Je t'ai donné cinq minutes... alors donne-moi le temps... Le temps qu'il faudra pour que j'explore le monde, que je découvre, observe, pour que j'apprenne. Oui, laisse-moi juste le temps d'apprendre... Comme ça... quand je te rejoindrai, je te raconterai tout ! Je te ferai ressentir, rire... Oui ! Je te conterai le rire de tous ces gens que j'ai rencontrés. Je te conterai leurs aventures, leurs vies... Je te conterai leurs actions, comment ils ont avancé... Je te raconterai... Je te raconterai le monde dont tu n'as pas pu profiter ! Je te ferai sentir vivante.

Lola... Lola le tourbillon. Lola la rose, en plein mois de janvier. Lola aux boucles brunes. Sa Lola. Sa vie. Oui. Lola était le symbole de la vie. Elle était le symbole

du sourire. Alors aujourd'hui il allait arrêter de la décevoir. De se décevoir.

– Personne ne sait ce qu'est la mort, mais sache que le moment venu je te rejoindrai et tu me feras découvrir ce monde ! Et... et si tu veux... on y fera pousser un rosier ! Oui ! Un magnifique rosier ! Alors... attends-moi... Laisse-moi juste... du temps. Du temps pour revivre.

Ilinca ANTONESCU

Élève de 5^e au collège

Arthur Rimbaud de Saint-Julien-en-Genevois

Académie de Grenoble

Sujet 1

La neige

George invite machinalement le vieillard à entrer, et c'est précisément au moment où il referme la porte derrière lui qu'il remarque qu'aucune trace de pas n'imprime la neige.

Un vent glacial entre dans la pièce en même temps que le vieillard.

– Je vous en prie.
– Je te remercie.
– Installez-vous près de la cheminée, je pense qu'il fait très froid ce soir.

– Tu as raison, l'extérieur est mordant mais le froid ne me fait pas peur.

Le vieil homme se dirige alors vers une chaise près de la fenêtre. Il s'immobilise et regarde un long moment le spectacle de la neige qui tombe. Son regard revient vers l'intérieur et en fait le tour. Il observe une pièce simple et en désordre. Dans un coin, une kitchenette où la vaisselle de plusieurs jours traîne dans l'évier. Une casserole à moitié brûlée attend sur la plaque de cuisson. À côté, une armoire dans laquelle

les vêtements sont posés en boule sur les étagères. À gauche, près de la fenêtre, un vieux lit défait avec des couvertures pêle-mêle. Au bout du lit, trois chaises autour d'une grande table jonchée de feuilles qui la recouvrent dans un désordre incroyable. Une lampe jaunâtre au plafond jette la lumière en douche sur la table. Le reste de la pièce est plongé dans la pénombre à l'exception d'un poêle à bois où flambe une énorme bûche, au centre de la chambre.

Le vieillard pose son sac de voyage, son bonnet près de la table et son manteau noir sur le dos de la chaise où il s'assoit. Il continue d'observer le spectacle qui se déroule dehors. George, la tête remplie de questions, ferme la porte et rejoint le vieillard.

– Alors, vous avez dit que vous me connaissiez, monsieur ? Voulez-vous quelque chose de chaud à boire ? Quelque chose à manger ?

Le vieillard reste silencieux et continue de fixer la nuit, le regard profond et pensif. Maintenant, George le détaille de plus près à la lumière de la lampe. Une longue chevelure blanche entoure un visage creusé par des rides profondes. Une bouche aux lèvres bien ourlées s'ouvre sur une expression difficile à analyser ; entre douleur et résignation. Un nez fin et droit coupe son visage en deux. Son faciès éclairé par deux yeux bleu acier est glacé comme le reflet de cette nuit d'hiver. La peau de son visage et de ses mains est glabre mais, cependant, parcourue de sillons creusés par le temps. Sa tête repose dans le creux de sa main droite, le coude sur la table. Il se tient droit, de toute la longueur de son dos.

Il remarque que chacun de ses gestes paraît suspendu dans l'espace ; il semble comme posé sur la chaise sans vraiment la toucher, tout comme aucun

bruit de pas n'avait accompagné son déplacement du seuil de la porte à la table.

Soudain, George est traversé par l'impression de l'avoir déjà vu. Où ? Quand ?

Une longue minute silencieuse s'écoule. Puis, d'une voix grave et énigmatique, le vieillard demande :

– Sais-tu comment se déroule la vie sur terre d'un flocon de neige ?

– Je pense, oui : d'abord, le froid de l'hiver transforme l'eau du ciel en neige, elle finit par se répandre dans l'atmosphère et faire un manteau blanc à la surface de la terre, au grand bonheur des hommes et en particulier des petits. La neige n'est rien d'autre qu'un événement atmosphérique.

– Mais sais-tu que chaque flocon a une structure unique, comme un enfant arrivant à la vie, pur et innocent, il traverse le temps de sa chute dans la légèreté et l'insouciance. Il est porté par le souffle du vent. Le vent l'emmène au milieu d'une route, écrasé sous les roues d'un bus ou d'une voiture. Le flocon peut être posé sur le toit d'une maison, y passer sa vie de flocon ordinaire jusqu'au retour du printemps. Il peut blanchir un jardin public et amuser les enfants dans une grande bataille de boules de neige pleine de joie et de fous rires. Il peut tomber sur le sommet d'une haute montagne, s'y installer en neige éternelle, et dominer le monde qu'il contemple et qui le contemple en retour. Chaque flocon est unique mais n'existe vraiment qu'au contact des autres flocons. Sa vie est éphémère, sa chance d'exister un peu plus longtemps ne se réalisera que s'il rejoint d'autres de ses semblables.

– L'individu est un peu comme un flocon de neige, avec sa structure propre et un ADN unique, multiplié à l'infini du monde.

– Et toi, George, quel flocon de neige es-tu ?
– Pour l’instant, je suis bloqué sur ces pages blanches comme dans une tempête. La tempête est sous mon crâne. Le vent souffle avec une telle force que je ne sais pas où aller, où m’arrêter, où tomber.

– Peut-être es-tu prisonnier de cette tempête ?
– Je suis perdu.
– L’es-tu vraiment ?
– Comment trouver mon chemin dans la tempête de mes idées confuses ? Et qui êtes-vous exactement ?
– Je suis...
– Oui, qui êtes-vous ?
– Tu me connais mieux que moi-même. Mais d’abord, regarde autour de toi : tout est sens dessus dessous ; ta cuisine ressemble aux cuisines de l’enfer, une vache ne trouverait pas son veau dans ce tas de vêtements sales ; retrouver le fil d’un récit dans cet amas de feuilles revient à trouver une aiguille dans une meule de foin. J’ai l’impression que la même confusion règne dans ton esprit. Si tu parviens à te débarrasser de ce désordre dans ta tête, alors tu comprendras qui je suis. Il te faut peut-être sortir et te frotter au contact de tes semblables. Là, tu trouveras sans doute la matière pour tes personnages. Ici, tout seul, tu es comme un flocon qui ne touche jamais le sol. Prends ce manteau, prends ce bonnet et va vers tes semblables. Là, il se fait tard. Va chercher une bûche pour ce poêle qui s’éteint.

À ces mots, George se rend dans la remise. Quand il revient, il ne reste aucune trace du vieil homme.

Seuls son bonnet, son sac vide et son manteau sont là, posés au même endroit.

Ahmad Ali NOORBIG
*Élève de 2^{de} au lycée
de L’Escaut de Valenciennes
Académie de Lille*
Sujet 2

Au-delà du possible

George invite machinalement le vieillard à entrer, et c'est précisément au moment où il referme la porte derrière lui qu'il remarque qu'aucune trace de pas n'imprime la neige.

George s'en étonne mais n'a pas le temps d'y réfléchir, car il entend derrière lui un bruit sourd. Le vieil homme vient de laisser tomber son sac de voyage et commence à se déshabiller. Il jette par terre son manteau et son bonnet. « Quel sans gêne », se dit George.

Il observe le vieillard, qui se dirige vers le salon et s'affale dans un fauteuil. Il est de taille moyenne, mince mais musclé. Sa démarche est souple, presque féline. Il est vêtu d'un jean crasseux et d'un pull marin rayé bleu et blanc. Il est chaussé de rangers noires. Drôle de dégaine pour un vieillard ! Ses cheveux presque blancs encadrent un visage buriné par les années et le grand air. Une cicatrice part de sa tempe gauche jusqu'à son nez aplati et légèrement tordu. Un nez de boxeur ! Mais ce qui frappe le plus George, ce sont ses yeux. Deux amandes bleu acier, d'un bleu tirant sur le gris, avec des reflets métalliques. D'une couleur si particulière qu'il est très difficile pour George de soutenir le regard de cet homme.

– Tu te souviens toujours pas, carabar ? lance le vieillard.

George sursaute. C'était le surnom que lui avait donné son père, contraction de caramel et malabar, ses bonbons préférés. L'année de ses dix ans, le père de George était tombé gravement malade et avait dû être hospitalisé : cancer du pancréas en phase terminale. Pendant trois mois et jusqu'à sa mort, George était passé voir son père après l'école. Chaque jour, un caramel et un malabar à la fraise l'attendaient. D'où le surnom affectueux. Son père faisait attention de ne jamais l'appeler comme ça devant quelqu'un, même pas devant sa mère. À dix ans, on est presque un homme ! George n'en avait jamais parlé à personne et l'avait complètement oublié... jusqu'à ce jour. Comment cet homme pouvait-il le connaître ? Avait-il croisé son père à l'hôpital ? Les questions se bousculent dans sa tête.

George aimerait lui parler mais ne sait pas comment entamer la conversation. L'inconnu le fixe, sans rien dire, de son regard perçant qui semble fouiller le fond de son âme. George croit même y voir de l'ironie. Cette situation semble l'amuser. Un malaise grandissant s'installe. George n'a pas bougé de l'entrée depuis l'arrivée du vieillard. Il est comme pétrifié. « Pourquoi est-ce que je réagis comme ça ? J'ai trente ans de moins, vingt kilos de plus que lui et je le dépasse d'une bonne tête. Secoue-toi, mon vieux. »

Joignant le geste à la parole, George s'installe dans le fauteuil en face du vieillard. À cette distance, il remarque des détails qui lui avaient échappé. Un petit anneau à l'oreille gauche, trois grains de beauté en forme de triangle dans le cou, une montre de plongée. Non, pas une montre, LA montre qu'il rêvait d'avoir et

que son père avait promis de lui acheter pour ses onze ans : une Casio noire à quartz avec un cadran lumineux, étanche jusqu'à cinquante mètres. George n'arrive pas à détacher son regard de la montre. Elle lui rappelle tant de souvenirs.

– T'as quelque chose à boire ? demande le vieillard.
– Pardon ?
– J'te demande si t'as pas quelque chose à boire. Il fait soif.

Machinalement, George se lève et va à la cuisine. Il prend deux bières dans le frigo, le décapsuleur dans le tiroir du buffet et ramène le tout au salon. Il ne boit généralement pas à cette heure de la journée, mais là, il en a vraiment besoin.

L'inconnu prend sa bouteille et avale goulûment plusieurs gorgées. Il la repose en faisant claquer sa langue puis se cale dans le fauteuil sans cesser de regarder George.

De nouveau, un silence lourd et oppressant s'abat sur le salon, comme une chape de béton.

Enfin, le vieillard se décide à parler :
– Tu sais, ça m'a pris du temps pour arriver jusqu'à toi. Tu es très difficile à atteindre. J'ai dû m'armer de patience.
– Vous auriez dû contacter mon agent, répond George d'une voix mal assurée.

L'inconnu sourit à la réponse de George. C'est un sourire énigmatique plein de sous-entendus. Le sourire d'un joueur qui a toutes les cartes en main et qui s'amuse avec son adversaire ; le sourire d'un chasseur

qui traque sa proie, la balade, l'épuise nerveusement et physiquement avant de lui donner le coup de grâce.

– Ça n'est pas si simple. Il me fallait attendre le bon moment, continue le vieillard.

– Et le bon moment est arrivé ?

Le vieil homme ne répond pas mais continue de fixer George en souriant. Ses yeux se sont rétrécis et sont maintenant deux fentes. Il porte la main à son cou, ressort une chaîne en argent de sous son pull et se met à jouer avec.

George suit les doigts du vieillard, qui fait coulisser une médaille de gauche à droite. Au bout d'un temps qui semble infini pour George, le vieil homme repose sa main sur l'accouoir, laissant le collier retomber sur son pull.

C'est alors que George écarquille les yeux de surprise et arrête de respirer sous le choc. C'est comme s'il venait de recevoir un coup de poing en pleine poitrine. La médaille est la même que celle de son père : une plaque d'environ deux centimètres sur laquelle est gravé un scorpion, son signe astrologique. Il ne la quittait jamais et personne ne l'a enlevée à sa mort.

George est comme hypnotisé, ramené des années en arrière, à une période charnière où sa vie a basculé. Il revoit l'église, pleine de monde, la messe qui n'en finissait pas, la marche derrière le corbillard, sa mère en pleurs, qui lui donnait la main, et lui, courageux, qui essayait de la soutenir. Il revoit le retour à la maison, le vide immense laissé par son père.

Tout lui revient. Tout remonte.

Brusquement, George ouvre les yeux. Il est couché sur son bureau. Il a dû s'endormir sur son fichu manuscrit. Il se redresse et sourit. « Les rêves nous jouent de drôles de tours », s'amuse-t-il. George se sent étrangement bien, reposé, très calme et serein, les idées claires. Il a l'impression de sortir d'un long tunnel froid et solitaire et d'entrer dans la chaleur et la lumière. Tout est devenu évident et limpide. George sourit. Il sait maintenant ce qu'il doit faire. Il va laisser tomber son manuscrit et le reprendre plus tard. Un autre sujet de livre l'attend, beaucoup plus personnel.

George ferme son cahier et le range dans le tiroir de son bureau. Il se lève, s'étire et regarde par la fenêtre. Tout est blanc. La neige tombée en abondance étouffe les bruits extérieurs. George a l'impression d'être dans un cocon protecteur.

Sourire aux lèvres, George sort de son bureau pour se diriger vers la cuisine et se préparer un bon déjeuner. Il a une faim de loup.

Arrivé dans le salon, il se fige. Son sourire s'éteint. Son cœur se met à cogner dans sa poitrine. Ses jambes ne le portent plus. Tout est rangé et à sa place habituelle, mais là, sur la table basse du salon, trônent deux bouteilles de bière vides et un décapsuleur.

Violette MILLET

Élève de 2^{de} au lycée Joffre de Montpellier

Académie de Montpellier

Sujet 2

Étrange agression

Ce fut au moment où la coque basculait que Simon comprit qu'il n'irait pas pêcher ce jour-là, pas plus que les jours suivants.

La coque toucha le sol et Simon vit le bois du bateau complètement pourri, rongé par des termites. Il avait perdu tout espoir de pêcher. Dans un élan de désespoir, il se retourna pour aller à sa voiture. Soudain, une silhouette surgit de nulle part et, d'un grand coup sur la tête, l'assomma.

Plusieurs heures s'écoulèrent avant que Simon ne se réveille juste à côté d'une épaisse couche de fougères. Encore étourdi et sous le choc, il repensa à cette scène aussi soudaine que violente qu'il venait de vivre. Le pêcheur comprit alors l'origine des bruits, des craquements dans la forêt. Sans qu'il en connaisse la cause, un inconnu s'en était pris à lui.

Il se leva comme il put, chancelant et prenant soin de ne pas retomber. Il fit quelques mètres avant de s'asseoir au pied d'un arbre, qui lui semblait accueillant. Il reprit peu à peu ses esprits et put ainsi admirer le lever du soleil, la couleur magnifique de ce

ciel orangé. Il contempla aussi le reflet du ciel sur la rivière. Malheureusement, cet instant paisible fut bref, puisqu'il commençait de nouveau à pleuvoir. Simon alla se réfugier sous un arbre plus feuillu, plus propice à un bon abri. Mais la douleur du coup de l'inconnu lui revint soudainement à la tête, le ralentissant dans ses mouvements.

Lentement, il jeta un coup d'œil vers sa barque, sa canne à pêche et son seau. Tout avait disparu. Inquiet, Simon regagna la cachette de sa barque et constata qu'elle s'y trouvait de nouveau bien dissimulée sous son tapis de fougères. C'est alors que Simon s'inquiéta de son chien. Où était-il ? Que lui était-il arrivé ? Simon siffla le plus fort qu'il put, avec cette petite nuance sonore qui caractérisait son appel et que son animal de compagnie reconnaissait à coup sûr.

Mais là, rien ! Aucune réponse. Aucun mouvement. Aucun bruit. Juste ceux calmes et paisibles de la rivière, d'ordinaire si rassurants, et les clapotements de la pluie qui s'était mise à tomber. Simon était seul.

Se ressaisissant, il remonta vers le chemin qu'il avait pris à l'aller et reconnut les piles de troncs soigneusement rangées, qui lui parurent étrangement familières. Quand il arriva à l'emplacement de sa voiture, il se désola de ne pas la trouver, elle non plus.

« Mais quelle diablerie est-ce là ?! » se dit-il. Désespéré, Simon se prit la tête à deux mains.

Tout à coup, il entendit et devina une voiture s'approcher de lui. Il se cacha derrière un arbre, à l'abri de tout regard. La pluie s'arrêta et la voiture se gara non loin de son repaire.

Simon, malgré son mal de crâne, observa cette voiture. Un individu mit les pieds à terre, marcha jusqu'au coffre et l'ouvrit. Sautant du hayon pour se dégourdir les pattes, apparut un chien. Non, pas un vulgaire chien, mais SON chien ! Il comprit aussitôt que ce n'était autre que son agresseur qui venait d'arriver, celui-là même qui l'avait assommé et volé chien et véhicule.

Par peur de se faire repérer, Simon courut vers le chemin se réfugier parmi de petits buissons épais. De sa nouvelle cachette, Simon continua de scruter l'homme et découvrit aussi qu'il était le voleur de ses outils de pêche. Patiemment, il attendit que son agresseur emprunte ce même chemin pour le suivre.

Tout au long de cette discrète traque, Simon épiait son agresseur. Le pêcheur pensait se venger, mais comment ? Pris de colère, il voulut un temps le tuer, mais Simon ne voulait pas avoir de mort sur la conscience. Il se ravisa et trouva une meilleure solution : l'assommer à son tour pour avoir le temps de récupérer tout ce qui lui appartenait. Tel était à présent son but.

Immanquable but qui soulagerait son esprit de vengeance.

Il le suivait toujours et fut intrigué de voir l'homme s'arrêter à l'emplacement même de la barque. Le bourreau voulait-il retourner sur le lieu où il avait laissé sa victime ? Minutieusement, l'inconnu attachait le chien de Simon à un arbre. Que voulait-il lui faire ? Il ne pouvait laisser là son animal sans défense. Décidé à agir, il prit au sol un bâton de bois en forme de massue. Dans l'empressement, il marcha sur une branche et

la cassa sèchement. À l'affût, son chien le reconnut immédiatement, puis aboya et grogna, content de reconnaître son maître.

Simon lui fit signe de se calmer, mais l'agresseur se retourna. Simon se baissa sous un buisson, prenant soin de ne plus bouger. Après de longues secondes à épier la bordure de la forêt, l'assaillant reprit son travail, démasqua la cachette de la barque, qu'il retourna promptement. C'est ce moment que choisit Simon pour passer à l'action. À pas feutrés, lentement, il s'approcha de l'homme pour le frapper d'un grand coup à la tête. L'inconnu tomba à terre.

Soudain, Simon pâlit et se figea en découvrant le visage de son agresseur, car ce dernier n'était autre que... lui.

Samuel TARDY

Élève de 6^e au collège

Pierre Mendès France de Chécy

Académie d'Orléans-Tours

Sujet 1

L'agneau et l'attente

George invite machinalement le vieillard à entrer, et c'est précisément au moment où il referme la porte derrière lui qu'il remarque qu'aucune trace de pas n'imprime la neige.

Pas de traces, dehors, on ne peut deviner d'où vient l'homme que George accueille sous son toit au fin fond des monts d'Arrée. Oui, la neige, très inhabituelle, s'est alliée au vent, imperturbable et pénétrant inlassablement les terres finistériennes. À peine un pas est-il posé que déjà le vent affine l'empreinte ; et les flocons, de plus en plus gros au fil du temps, comblent le gouffre engendré par l'homme. Des tempêtes glaciales comme celles-ci rappelaient à George sa petitesse face à la nature qui enveloppe tout d'un léger glaçage blanc. Le vieillard, bien que sympathique au premier abord, exhale la faim, la fatigue et le froid. Rien qu'à travers sa démarche on aurait pu deviner un homme qui a toujours travaillé, et travaillé durement, sans jamais se reposer.

Et là, au moment où il avance à l'intérieur et que George referme la porte, l'hôte sent cette odeur, cette odeur si particulière et qui déjà empeste dans l'entrée.

L'invité est un berger. Aidé de ses sens il reconnaît Erwan, un paysan des environs qui l'a accueilli quand ses parents se sont séparés et l'ont laissé avec presque rien sinon sa plume et son attachement pour ces terres toujours si sombres et surprenantes.

Le vieillard ne perd pas de temps, il pose son sac de voyage et, avant même d'avoir enlevé son manteau trempé et par endroits taché de blanc, il regarde George fixement et lui déclare de façon presque apathique :

– Mon petit, j'ai besoin de ton aide. Un des agneaux, ceux des agnelages d'octobre dernier, a disparu il y a trois jours. Depuis, je le cherche. Tous les ans mon cheptel diminue et cela devient de plus en plus difficile avec mon âge et avec mon argent. L'agneau était à maturité et devait être vendu la semaine prochaine. Je dois le retrouver ! Certains d'entre eux s'en vont un jour et je les retrouve dans les environs de la ferme dès que je remarque leur disparition, mais celui-là est plus coriace et cela fait déjà deux jours qu'il est parti. Il n'était plus là vendredi quand je les ai nourris et on est samedi. J'ai repéré sa trace et je m'en rapprochais, j'en suis sûr, jusqu'au moment où cette fichue tempête s'est levée. Je suis vite rentré, j'ai pris deux trois affaires, un repas et je suis reparti, et voilà où j'en suis. J'ai continué dans la direction par laquelle il s'est enfui puis j'ai perdu la trace à cause de la neige et du vent, j'ai continué un peu et j'ai aperçu ta maison. Je désespère... C'est bien l'Ankou qui me joue un tour et qui s'est fait un festin avec. Tu ne l'as pas vu ? Et la neige qui redouble... J'en ai marre ! Bon sang, il est passé où mon maudit mouton ?

Glacé par ces paroles terribles et l'évanescence du foyer, après un long temps de silence où la détresse s'est lue dans les yeux du berger, George réplique calmement :

– Erwan, même la sagesse de tes cheveux blancs ne change rien : tu restes un fou. Tu l'as été et tu le

resteras, tout laisser et partir au cœur d'une tempête chercher un agneau, il y a vraiment que toi pour le faire. Qu'est-ce que je peux bien faire pour t'aider ? Si on exclut ceux au marché ou dans mon assiette, j'ai pas vu d'agneaux depuis que je suis parti de ta ferme et ça fait déjà un petit bout de temps. Si tu en veux vraiment un, je peux toujours essayer de t'en dessiner un ou de l'insérer dans mon roman qui n'avance pas, mais je crois que ce serait une trop faible consolation. Pour autant, tu as peut-être raison, en venant ici tu es venu me chercher et si tu veux, si on veut le retrouver il faut le chercher. Et puis rester enfermé ici me rend dingue. Je te dois bien cela, t'aider une fois comme toi tu m'as aidé autrefois. De toute façon, c'est pas en contemplant une feuille blanche qu'elle se noircira. Et avec ce temps personne ne viendra, et l'air frais me changera les idées. Je suis à toi. En route.

C'est ainsi qu'à la place de tenter de raviver le feu de sa maison, George essaye de raviver l'espoir du berger. Ils sortent donc, et se mettent en route plein ouest. Ayant fait quelques pas, il se demande quel degré de folie ils ont atteint pour sortir par un temps pareil. La recherche s'annonce perdue d'avance. Un agneau, même âgé de quelques mois, ne survit pas éternellement dans ces conditions dantesques. À mesure qu'ils s'éloignent les formes se brouillent et se blanchissent. Le vent souffle de plus en plus fort, il fouette leur visage et courbe leur corps tout en produisant un vacarme tel que la communication entre les deux hommes est vite rendue impossible. À cela s'ajoute la neige, qui devient omniprésente et contamine de sa blancheur immaculée tout ce qu'elle touche.

Bientôt, chaque buisson semble être l'agneau disparu, de tous côtés on pourrait en distinguer sa forme et le voir bouger. Mais il faut vite se rendre à l'évidence, leur quête est inachevable. La neige est

plus forte que leurs efforts : ils ne peuvent pas voir à plus de cinq mètres devant eux et tout ce qu'ils voient ressemble à des agneaux. Soit il est perdu et ne sera jamais retrouvé. Soit il a été récupéré, mais berger dans une tempête n'est pas une vocation qui s'improvise. Soit il est mort.

Décidément, l'Ankou a frappé, et frappera à nouveau si les deux compagnons ne retrouvent pas leur logis sans trop attendre. Un mouton dans une tempête ne peut résister trop longtemps, mais la survie des hommes n'est pas non plus éternelle. Le froid commence à ronger les corps et la lucidité les quitte, tout comme la clarté du jour. Chaque pas devient de plus en plus difficile. La tempête les gèle. Mais ils avancent. Toujours tout droit. Du moins dans le sens opposé à celui de l'aller. Chaque pas ressemble de plus en plus à celui d'avant et à un supplice. S'ils pouvaient ils se demanderaient où ils vont, ce qu'ils font, pourquoi ils le font... mais ils ne peuvent plus réfléchir. Le froid s'est emparé de leur corps, de leur cerveau, de leur espoir. Ils errent.

Au cœur de la tourmente ils ne contrôlent plus rien, ils se laissent conduire par le vent, de plus en plus infernal tant par sa force que son vacarme. Quand soudain une lumière leur parvient, intrigués et mus par leur instinct ils s'en rapprochent. Arrivant près de la source de lumière, ils peuvent distinguer son origine et son environnement. Alors George reconnaît instantanément le lieu, les formes, les pierres : c'est sa maison. Il ne cherche même pas à comprendre comment ils ont fait pour la retrouver dans le blizzard, il ne se demande pas non plus qui peut bien être ici par un jour pareil à nul autre. Le berger empresse son ami d'ouvrir, bien que ce soit inutile, il a déjà pris la poignée et ouvre grand la porte. À moitié ébloui par la lumière et surpris par la chaleur il reconnaît avec stupéfaction sa tante.

Et dès lors il se rappelle qu'elle vient ici tous les ans, peu après avoir passé les fêtes avec sa famille à la ville. Elle, elle ne paraît point surprise de les retrouver couverts de neige et revenant seulement à ce moment de la journée. Comme une mère, elle a préparé le dîner et s'est occupée du feu qui maintenant laisse voir ses flammes rouges, orange et bleues dansant la ronde autour d'une bûche. Affamés, fatigués, congelés, les deux amis ne perdent pas leur temps pour faire honneur à son repas, qui est d'ailleurs succulent, si bon même que George se surprend à demander :

– J'ai toujours su que tu avais un don pour la cuisine, mais comment as-tu fait pour faire cela aujourd'hui ? Je ne suis pas riche et je n'ai presque plus rien dans mes placards...

Et, tout en souriant, la tante répond :

– C'est vrai, c'est bien vrai, mais il y avait juste ce qu'il fallait pour agrémenter un agneau que j'ai trouvé à demi mort au pied de ta porte en arrivant.

Les deux hommes la regardent, se regardent, et comprennent.

Guilhem TROADEC

Élève de 1^{re} au lycée

Sainte Anne de Brest

Académie de Rennes

Sujet 2

Inspiration

George invite machinalement le vieillard à entrer, et c'est précisément au moment où il referme la porte derrière lui qu'il remarque qu'aucune trace de pas n'imprime la neige.

Il se tourne vers le vieillard, qui s'est confortablement installé dans le canapé de velours gris, et le fixe, perplexe et un brin effrayé.

– Et donc... vous êtes ?

Le vieil homme ne lui répond pas immédiatement mais affiche un sourire entendu qui trouble George.

– Ne t'en fais pas, mon petit, les autres vont bientôt arriver et tu sauras nous reconnaître.

George s'apprête à lui demander de qui il peut bien parler mais il n'en a pas le temps : on toque à nouveau à la porte. Il jette un regard inquiet au vieillard, qui lui lance un clin d'œil malicieux. Sa main hésite un instant au-dessus de la poignée avant d'ouvrir.

Devant lui se tient une minuscule petite fille au nez recouvert de taches de son. Sur ses lèvres s'étend un sourire innocent qui met George un peu mal à l'aise.

– Bonjour, m’sieur ! lui lance-t-elle joyeusement.

Et avant de lui laisser l’opportunité de répondre, elle se faufile dans l’encadrement de la porte et va s’asseoir près du vieil homme. Sur le paillason, toujours pas de traces de pas. George, abasourdi, referme la porte et se tourne lentement vers ses visiteurs. Il commence à se demander s’il ne perd pas complètement la tête.

– Je suis désolé, vous avez dû vous tromper, je n’ai prévu aucune visite aujourd’hui...

Les deux inconnus échangent un regard et la petite fille, qui serre dans ses bras un ours en peluche tout rapiécé, s’écrie :

– Dites donc, vous n’êtes pas très poli, m’sieur ! On est quand même des visiteurs de qualité !

Devant l’expression toujours plus confuse de George, le vieillard ne peut s’empêcher de rire doucement. La petite fille, elle, conserve son sérieux et lance aux deux hommes un regard sévère.

– De toute manière, elle va arriver d’une minute à l’autre, je peux vous dire que ça sera moins drôle.

George, effrayé d’avoir à expliquer à une personne de plus que ce n’est pas le bon endroit, et que la présence encombrante des deux étrangers commence à sérieusement embarrasser, s’affole :

– Oh non, quelqu’un vient encore ? Je suis désolé mais ça ne va pas être possible, j’ai beaucoup de travail et il ne me semble vraiment pas vous connaître.

Le court silence qui suit est interrompu par une violente bourrasque qui fait trembler les carreaux des

fenêtres donnant sur les champs alentour. La porte, sans doute mal fermée, se dit George, s’entrouvre et laisse passer un courant d’air glacial. Il sent un léger frisson lui courir le long du dos.

Le vieil homme et la petite fille se lèvent d’un même mouvement et vont se plaquer contre le mur en face de la porte d’entrée, comme prévenus d’une arrivée qu’ils redoutent.

Dans un souffle, le vieillard murmure de sa voix rauque :

– La voilà.

La porte s’ouvre dans un grincement, sous la légère poussée d’une main gantée de cuir noir. Une grande ombre apparaît sur le plancher. George la fixe puis lève lentement les yeux. Il ne distingue tout d’abord rien d’autre qu’une silhouette sombre. Puis il comprend que la personne est enveloppée dans une large cape noire dont la capuche lui retombe sur le visage, ne laissant apparaître qu’une mâchoire anguleuse et pâle. Un long frisson secoue à nouveau George, mais il n’est plus sûr que ce soit à cause du froid. Instinctivement, il pose une main sur son bureau, comme pour se soutenir.

Dans le fond de la pièce, le vieillard et la fillette ne disent plus rien, se contentant de fixer la nouvelle apparition. Celle-ci avance d’un pas et referme soigneusement la porte derrière elle. Puis, d’un geste ample, elle abaisse sa capuche.

Quand il aperçoit ce visage aux yeux brillants, qui affiche un sourire goguenard, George comprend. Il comprend qui sont ces gens qui s’invitent chez lui,

pourquoi ils ne laissent aucune trace de pas dans la neige et affirment le connaître.

Ce sont ses personnages. Les personnages qu'il a tant de mal à modeler dans son livre en cours, dont il n'arrive pas à saisir l'essence et dont les moindres gestes semblent artificiels, mécaniques. Tous se sont mis à le fixer, et au fur et à mesure la compréhension de George devient évidente – il devient blanc comme un linge, le sourire de la femme en noir apparaît également sur les lèvres des deux autres.

Alors, George prend peur. Car ce que vous ignorez, c'est que George n'écrit pas des romances, ni des romans d'aventures ou de science-fiction. Non, ce qu'écrit George, ce sont des romans d'épouvante, peuplés de personnages en proie à la folie la plus vive. Le vieillard est en réalité l'homme à tout faire d'une tueur en série, la mignonne petite fille l'appât qui piège les clients. Et cette femme qui se tient tranquillement devant lui n'est autre que la terrible Marina Kalaskar, dont il s'est amusé à imaginer les crimes plus affreux les uns que les autres.

Mais George ne s'amuse plus vraiment. Il recule, maladroit, heurte la chaise sur laquelle il tentait d'écrire, qui se renverse derrière lui. « C'est impossible, cela ne peut pas être eux, tu deviens fou, mon vieux, reprends-toi, fais quelque chose », se dit-il.

Le vieillard et la fillette ont retrouvé leur sérieux et l'observent, l'air grave, presque compatissant. Le sourire de Kalaskar s'est agrandi, elle semble se délecter de la situation.

Calmement, elle s'approche de George, qui se fige,

les mains blanches à force de serrer son bureau. Une fois à sa hauteur, elle s'arrête un instant, laisse flotter une seconde de tension quasi douloureuse. Et éclate de rire, d'un grand rire rocailleux qui semble résonner dans l'obscurité profonde d'une caverne.

Lui ne bouge pas d'un pouce, tendu à l'extrême. La petite fille serre son ours en peluche dans ses bras, le vieux s'est appuyé contre le mur derrière lui.

Le rire de Kalaskar est sincère, mais bref. Elle approche sa main du visage de George, qui n'a pas même le réflexe d'un mouvement de recul, et lui passe un doigt affectueux sur la joue. « Sa peau est si froide ! » est la seule chose que George parvienne à penser. D'un geste vif, elle rétablit ensuite la chaise sur ses pieds et s'y assoit, faisant bruiter le tissu de sa cape noire.

– Nous y voilà, mes amis ! Ne faites pas cette tête, voyons, je n'ai qu'un mot à dire à ce monsieur, leur lance-t-elle gaiement. Ce monsieur qui semble d'ailleurs avoir perdu sa langue...

George avale sa salive et murmure :

– Non, je...

– Ah ! Ah ! c'est parfait, n'en dites pas plus ! Voyez-vous, j'ai proposé à ces personnes, qui, vous l'aurez compris, sont mes compagnons d'infortune, de vous rendre une petite visite. Ils seront en quelque sorte les témoins de l'avertissement que je suis venue vous donner.

Elle les fixe un à un, savourant l'attention aiguë qu'ils lui portent. Dehors, la neige s'est remise à tomber ; par les fenêtres on ne distingue rien d'autre

qu'une masse blanche à peine mouvante. Le feu dans la cheminée s'est éteint, la pièce est froide.

– Mon cher George... tu as donc compris qui nous sommes. En tant que personnes nées directement de ta plume, j'estime que nous avons le droit de te poser quelques questions. Dis-moi, il avance ton roman ?

– Eh bien, euh, pas vraiment mais je suis sur la bonne voie, bredouille le malheureux George.

– Je vois... Il faudrait que tu songes à nous y inscrire plus profondément. Il n'est pas des plus agréables, tu sais, d'être ainsi bloqué dans ta tête, dans ce drôle d'état embryonnaire. Mes camarades et moi souhaiterions que tu prennes dorénavant plus au sérieux ton rôle de créateur.

– Je, euh, oui, bien sûr, je vais m'y efforcer.

Kalaskar le sonde un instant des yeux, puis reprend :

– Penses-tu que, dans ce cadre, ceci aurait de l'effet sur toi ?

Elle plonge sa main dans l'étoffe épaisse de sa cape et en ressort une fine aiguille dorée qu'elle lève bien haut. Celle-ci scintille doucement quand elle la fait tourner entre ses doigts.

Le menton de George est pris d'un incontrôlable tressautement. Il connaît bien ce dont est capable Kalaskar rien qu'avec une aiguille : il s'est appliqué à la rendre la plus dangereuse, la plus mortelle et sanglante possible. Toutes les horreurs qu'il a imaginées lui reviennent à l'esprit. Kalaskar s'est levée et s'approche lentement de lui, l'aiguille toujours brandie devant elle.

– Tu es au courant, me semble-t-il, que je ne suis pas réputée pour ma patience...

George recule, lance un regard désespéré au vieillard et à la petite fille. Ceux-ci observent la scène, neutres. L'auteur sait qu'ils ont désormais revêtu le masque d'indifférence qui est le leur quand Kalaskar se met à l'œuvre. Ils ne lui seront d'aucune aide.

– Alors tu vas me faire le plaisir de te mettre au boulot et de nous écrire avec justesse, tels que nous sommes : beaux, spectaculaires, redoutables, et tout un tas d'autres adjectifs que je te laisse le soin de trouver car... eh bien, c'est toi l'écrivain, n'est-ce pas ?

Un sourire moqueur étire les lèvres rouge sang de la meurtrière. Sa voix douceuse crisse dans les oreilles de George.

– Toi et moi savons qu'il vaut mieux que je ne me serve pas de cette aiguille...

Il a maintenant le dos appuyé contre le mur près de la porte. Kalaskar se trouve à moins de trente centimètres de lui et agite doucement l'aiguille dorée devant son nez. Elle est d'une pâleur effrayante, rehaussée par sa chevelure corbeau qui lui mange le visage. L'écrivain voit l'aiguille se rapprocher. Un filet de sueur coule dans son dos. Une étincelle brille dans les yeux du monstre qu'il a lui-même créé de toutes pièces. Un flash lui traverse l'esprit : une tache écarlate dans l'immensité blanche. Du sang, le sien.

George se réveille en sursaut, assis à son bureau. Son pouls tambourine à toute allure dans ses tempes. Il se redresse, aperçoit le cahier ouvert devant lui, recouvert de son écriture. Il se souvient pourtant n'avoir écrit que quelques mots. Il se tourne avec précaution : la porte est entrebâillée, un vent polaire s'engouffre dans la pièce, amenant des tourbillons de neige venus s'échouer sur le plancher. Et puis il le voit,

sur le canapé de velours : un petit ours en peluche tout rapiécé qui l'observe, une aiguille dorée fichée dans l'oreille.

George se rassied en hâte, s'empare fébrilement de son stylo et se met à écrire.

Adèle MONOD
Élève de 1^{re} au lycée
Camille Sée de Colmar
Académie de Strasbourg
Sujet 2

Le silence de la nuit

Ce fut au moment où la coque basculait que Simon comprit qu'il n'irait pas pêcher ce jour-là, pas plus que les jours suivants.

Il y avait quelque chose, une masse informe sous la barque... non – quelqu'un. Un corps recroquevillé sur lui-même, enveloppé dans une toile blanche, presque translucide. Simon sentit son sang quitter son visage et chancela. Il ferma les yeux et s'appuya contre le tronc d'un arbre. La tête lui tournait. Il y avait un cadavre sous sa barque.

Le jeune homme prit une grande inspiration pour se donner du courage et rouvrit les yeux. Le chien aboyait furieusement ; la pluie s'était mise à tomber de plus belle. Les jambes tremblantes, Simon s'approcha du corps. Il s'agenouilla et tendit la main avec dégoût vers ce qu'il supposait être l'épaule. D'un geste vif, il retourna le corps sur le dos.

C'était une femme. Sa beauté à couper le souffle frappa Simon de plein fouet. Sa peau était livide, presque aussi blanche que sa longue robe. Elle était trempée, et le tissu blanc collait à sa peau nue. Ses

longs cheveux noirs contrastaient avec son vêtement et sa peau de porcelaine. Simon s'approcha un peu plus, analysant la situation. Il renifla : aucune odeur ne se dégageait du corps, qui ne devait pas être là depuis longtemps. Elle ne bougeait pas, ne respirait pas. Il attrapa délicatement son poignet mais il ne sentit pas de pouls. Simon chercha une quelconque trace de lutte, de la peau sous ses ongles, des traces de griffures, mais il n'y avait rien de tout cela. Il replaça une mèche de cheveux derrière l'oreille de la femme et se figea.

L'oreille, plutôt normale à la base, s'effilait de plus en plus pour finir en pointe. Le cœur de Simon battait la chamade. Animé par un étrange sentiment qu'il n'aurait su définir, il détacha le chien puis prit le cadavre dans ses bras. Le chien aboya, gronda, tenta même de lui mordre les mollets et les cuisses, mais Simon ne lâcha pas sa prise. Il courut jusqu'à sa voiture, dans la tempête, le chien sur les talons.

Il arriva chez lui une dizaine de minutes plus tard. Lorsqu'il coupa le moteur, les phares s'éteignirent et tout devint noir. Mais il n'avait pas peur de l'obscurité, alors cela ne le dérangeait pas.

Le vent s'était levé et la pluie avait laissé place à la grêle. Simon patienta dans la voiture le temps que la tempête se calme. Il n'avait pas peur que quelqu'un voie le corps de la femme : son plus proche voisin vivait à des kilomètres de chez lui. C'était un des avantages de vivre à la campagne, dans un coin reculé.

Simon jeta un coup d'œil vers l'arrière de la voiture : le chien avait sauté par-dessus le hayon. Il était allé se réfugier devant la grande maison en pierre, sous le porche. Il hurlait à la mort. Le vent hurlait, lui aussi.

Tous deux chantaient à l'unisson une mélodie glaçante, impénétrable, inaccessible à Simon. Son regard se dirigea vers la femme. Un frisson d'horreur le parcourut. Ses yeux étaient ouverts, écarquillés même, ses deux grands yeux opalescents. Elle le fixait.

Puis, tout à coup, elle ouvrit la bouche. Son cri, d'abord inaudible, gagna rapidement en intensité pour se mêler à celui de la tempête. C'était un cri de femme, mais pas seulement. C'étaient des enfants, des milliers, mais aussi des loups, des bêtes qui hurlaient leur douleur à la lune. Elle criait et elle souffrait, elle souffrait et elle criait, les deux ne faisaient plus qu'un. Simon ferma les yeux. Il n'en pouvait plus. Une larme perla sur sa joue. Et tout redevint silencieux. Le chien s'était tu, la pluie et la femme aussi. Simon, le souffle court, rouvrit les paupières. La femme avait disparu.

Il fallut quelques minutes à Simon pour pouvoir réfléchir à nouveau. Sa première pensée fut qu'il avait eu une hallucination ; sa deuxième qu'il lui fallait absolument une bonne chope de bière, ou deux... voire plus. D'une main peu assurée, il mit la clef dans le contact et le ronronnement du moteur le rassura.

Le bar dans lequel il décida de se rendre, La Baleine, était l'un des plus fréquentés du coin. Animé de nuit comme de jour, c'était le lieu de rencontre des pêcheurs et il attirait aussi beaucoup de voyageurs. Simon y allait très souvent, avec ses amis surtout. Il appuya fermement sur la pédale d'accélération de sa voiture, pressé d'arriver. Laissant ses pensées vagabonder sur le trajet, Simon ne prêta pas attention au panneau de signalisation triangulaire à l'entrée de la forêt, sur lequel était dessiné un cerf. Il n'avait jamais rencontré ici d'animaux sauvages autres que des rapaces et des petits rongeurs.

Simon ne prêta pas non plus attention au cerf, cette fois de chair et d'os, qui galopait vers la voiture à toute allure. Le pare-brise se brisa, les bois de l'animal aussi. Son mufler était à quelques centimètres du visage de Simon. Le jeune homme ouvrit sa portière et se jeta hors de la voiture. Il fit une rapide inspection de son corps : par chance, il n'était pas blessé. Une chouette hulula au loin. Il regarda autour de lui et reconnut le chemin : il n'était pas très loin de La Baleine. Il pouvait finir le chemin à pied.

De la musique et des rires s'échappaient du bar et résonnaient dans la campagne silencieuse. Simon y pénétra d'un pas assuré. Il avait vraiment besoin d'une bonne bière. Le barman le connaissait bien : il posa une chope sur le comptoir sans un mot, avec son sourire rieur qui le rendait si populaire. Simon prit la chope et balaya la grande pièce du regard. Il repéra au milieu de l'agitation ses amis, assis autour d'une table au fond. Le jeune pêcheur s'approcha d'eux et s'installa sur sa chaise habituelle, laissée libre.

Ses amis étaient en pleine conversation. Douglas, le grand gaillard dégarni à la barbe rousse bien fournie, était au centre de l'attention, comme d'habitude.

– J'ai même vu un merrow, l'aut'jour, disait-il de sa voix rocailleuse.

Les trois autres garçons, Briac, Cédric et Nolan, prirent un air stupéfait, même si de toute évidence ils n'avaient aucune idée de ce à quoi pouvait ressembler un merrow. Simon, lui, demanda :

– C'est quoi, un merrow ?

– À quoi ça ressemble ? renchérit Cédric, le tatoué.

Les autres hochèrent la tête. Ils voulaient savoir eux aussi. Douglas esquissa un sourire.

– J vais vous l'dire, puisqu'vous voulez tant l'savoir ! C'est un peu comme une sirène, sauf qu'elle déteste les humains encore plus. Ma nourrice, ben, elle était irlandaise et elle m'parlait beaucoup d'ce genre d'créatures. Eh bien, l'merrow, j'ai r'connu dans la rivière grâce à son chapeau rouge ! C'est ça qui lui permet d' respirer. Et si on lui enlève, il s'transforme en vachette sans cornes et erre sur la rive pour toujours !

Un grand blanc. Puis Cédric éclata de rire. Les autres suivirent, Simon y compris, mais Douglas fronça les sourcils, froissé.

– Riez pas, c'est qu'c'est un mauvais présage, c'truc, moi j'vous l'dis ! Un présage de mort.

Les rires se turent.

– C'est comme la Banshee, alors ? questionna Briac d'une petite voix.

– Un peu, répondit Douglas. Sauf qu'la Banshee, elle, elle hurle à la mort pour t'avertir que que'qu'chose de terrible va arriver, à toi ou tes proches.

Le sang de Simon se glaça. La phrase de Douglas résonnait dans sa tête. « Elle hurle à la mort. »

– Désolé les mecs, j'dois y aller, j'vous laisse ma bière, dit-il en se précipitant vers la sortie sans leur laisser le temps de réagir.

Une fois dehors, il fallut quelques secondes à Simon pour se souvenir qu'il n'avait plus de voiture. Pris de panique, il se mit à courir en direction de chez lui. Il n'avait pas pris son portable et il ne connaissait pas le numéro de ses parents par cœur. Il devait à tout prix rentrer chez lui pour les appeler et vérifier que tout allait bien. Plus rien d'autre n'avait d'importance. Car la Banshee avait hurlé, et le temps de quelqu'un était compté.

Après ce qui lui sembla une éternité, il arriva devant chez lui. Le chien, toujours sous le porche, dressa les oreilles en alerte et se leva à son approche. Simon sortit la clef de sa poche et entra. Sans perdre une seconde, il se dirigea vers le salon et attrapa le téléphone fixe. Il composa le numéro de ses parents, encore et encore, mais il tombait systématiquement sur le répondeur. En sueur, de stress et d'avoir trop couru, il passa frénétiquement les mains dans ses cheveux. Ses parents n'habitaient pas si loin que ça, il pouvait y aller à pied. Peut-être n'était-il pas encore trop tard.

Simon attrapa une lampe torche puis sortit par la porte de derrière. Il s'engagea sur le sentier de terre battue. Il lui semblait que le chien était derrière lui, mais il ne prit pas la peine de vérifier. Dans tous les cas, il couperait à travers champs. Ce serait plus rapide.

Il se remit à courir. Il ne cessait de trébucher, se tordant les chevilles sur le sol inégal. C'était complètement irrationnel mais il n'en avait cure. La peur bouillonnait, bourdonnait dans ses tympanes et dans sa tête, l'empêchant de penser. Un loup hurla au loin, rapidement rejoint par un deuxième, puis un troisième, et finalement toute la meute. Ils chassaient,

à la recherche de proies faibles, seules, sans défense, éloignées de leur troupeau. Simon savait que les loups ne chassaient pas les hommes, mais il se sentait à ce moment-là vraiment seul et sans défense. Il transpirait la terreur. Il était même persuadé d'apercevoir derrière lui des yeux brillant dans le noir, qui le suivait.

Au loin, Simon aperçut des lumières et pressa l'allure. Il arriva enfin devant les écuries. Les chevaux renâclèrent à son passage. Simon s'arrêta dans la cour, devant la maison. D'ici, il pouvait voir l'intérieur de la cuisine. Son père était là, cherchant quelque chose dans le frigo. Sa mère le rejoignit quelques secondes plus tard, avec son sourire chaleureux et ses cheveux relevés en chignon, comme à son habitude. Tout semblait normal, tout allait bien. Simon soupira, soulagé. Ivre de fatigue, il tomba à genoux sur le sol poussiéreux.

Soudain, le chien aboya. Simon se retourna : l'animal était là, derrière lui, tout ce temps. Le bruit attira les parents de Simon, qui sortirent de la maison. Le chien se précipita vers eux, ne cessant d'aboyer. Ils jetèrent un regard circulaire sur la cour, mais ne semblèrent pas voir Simon. Le chien se tut.

Alors Simon comprit.

Non, il n'irait plus pêcher. Il n'entendrait plus le chant des cigales, du vent ou de la rivière ; le hurlement des loups non plus.

Désormais, il n'y aurait plus jamais que le silence de la nuit.

Car c'était pour lui que la Banshee avait hurlé.

Manon GODLEWSKI
Élève de terminale au lycée
Les Sept Mares de Maurepas
Académie de Versailles
Sujet 1

TABLE

Préface de Franck Bouysse	p. 11
Les sujets Incipit de Franck Bouysse	p. 15
PREMIER PRIX	
In memoriam	
Par Louise PALLOT-BALÈRE	p. 23
<i>Élève de 5^e au collège Gabriel Guist'hau de Nantes</i>	
Académie de Nantes	
Sujet 1	
DEUXIÈME PRIX	
Vivre la pluie	
Par Églantine VERGERPION	p. 31
<i>Élève de 2^{de} au lycée Edgar Quinet</i>	
<i>de Bourg-en-Bresse</i>	
Académie de Lyon	
Sujet 1	
TROISIÈME PRIX	
Le retour de Blanconegro	
Par Justine ARAUJO ROSADO	p. 41
<i>Élève de 6^e instruite en famille à Toulouse</i>	
Académie de Toulouse	
Sujet 2	

Douce après-midi

Manon GUILLEMOT p. 49

*Élève de terminale au lycée Armand Peugeot
de Valentigney*

Académie de Besançon

Sujet 1

Les pas et la balle

Par Gabriel MANTEAU-ROBERT p. 57

*Élève de 3^e au collège Danielle Mitterrand
de Saint-Paul-lès-Dax*

Académie de Bordeaux

Sujet 2

La rose de Lola

Ilinca ANTONESCU p. 67

*Élève de 5^e au collège Arthur Rimbaud
de Saint-Julien-en-Genevois*

Académie de Grenoble

Sujet 1

La neige

Ahmad Ali NOORBIG p. 75

Élève de 2^{de} au lycée de L'Escaut de Valenciennes

Académie de Lille

Sujet 2

Au-delà du possible

Violette MILLET p. 81

Élève de 2^{de} au lycée Joffre de Montpellier

Académie de Montpellier

Sujet 2

Étrange agression

Samuel TARDY p. 87

*Élève de 6^e au collège Pierre Mendès France
de Chécy*

Académie d'Orléans-Tours

Sujet 1

L'agneau et l'attente

Guilhem TROADEC p. 91

Élève de 1^{re} au lycée Sainte Anne de Brest

Académie de Rennes

Sujet 2

Inspiration

Adèle MONOD p. 97

Élève de 1^{re} au lycée Camille Sée de Colmar

Académie de Strasbourg

Sujet 2

Le silence de la nuit

Manon GODLEWSKI p. 105

*Élève de terminale au lycée Les Sept Mares
de Maurepas*

Académie de Versailles

Sujet 1

Remerciements

Monsieur Jean-Michel BLANQUER
Ministre de l'Éducation nationale

Monsieur Roland BERTHILIER
Président du groupe MGEN

Le cabinet et les services du ministère de l'Éducation nationale,
de la Jeunesse et des Sports

Le rectorat de l'académie de Rennes : Monsieur Emmanuel
ETHIS (recteur académique) et Monsieur David GUILLERME
(délégué académique à l'éducation artistique
et à l'action culturelle)

Les éditions Gallimard Jeunesse

Les membres du jury national

Tous les enseignants et documentalistes
qui ont soutenu ce concours

Dans les rectorats d'académies partenaires,
un merci particulier à :

Mme Sophie MATUSINSKI (Bordeaux), Mme Sylvie MOLLIÈRE
(Grenoble), Mme Géraldine SERBOURDIN (Lille), Mme Béatrice
CLERGEAU (Nantes), Mme Sonia BERNARD-TOSSER (Rennes)
ainsi qu'à tous les participants aux jurys académiques

Les jurés académiques et interacadémiques :
Dominique BAGOT CHOPIN, Laurie BAROUDI,
Eliza BEAUDOUIN, Régine BEBER-BOBÉE, Killian BESLAY,
Manon CHRISTIEN, Guillemette CLAVEIROLE,
Martine CLERGEAU, Perrine CREAM, Volia CREVOT,
Valentin CUEFF, Alia DARWICHE, Alice DURY,
Jean-Pierre GARNIER, Claire GRELLIER, Gaëlle GUIHO,
Zofia JOUHIER, Inès KHAMMACI, Laurence L'HOTELLIER,
Monique LE MOIGN, Romane LERENARD, Madelyn LINES,
Sarah PASTEL, Emma PELLETIER, Jonathan PICHOT,
Michel POMERANTZ, Caroline PONCEAU,
Danielle REIG-LELIGNY, Marie ROULEAUX,
Grégoire TOSSER

Contact

Étonnants Voyageurs

Concours de nouvelles
24, avenue des Français-Libres
35000 Rennes

Pour toute information
sur le concours de nouvelles, écrivez-nous :
concours.nouvelles@etonnants-voyageurs.com

Pour tout savoir sur le festival Étonnants Voyageurs :
www.etonnants-voyageurs.com

Cet ouvrage a été coordonné par les membres de l'équipe
Étonnants Voyageurs : Marion Hervé, Marie Masselot
et Lucie Milledrogues.

Il a été mis en page par Erwan Le Moigne.
La relecture et la correction ont été confiées
à Anne-Soazig Brochoire.

L'impression a été réalisée par Média Graphic à Rennes,
en novembre 2021.

Visuel de couverture : © Free-Photos - Pixabay

CONCOURS DE NOUVELLES 2021

SAINT-MALO Étonnants Voyageurs

FESTIVAL INTERNATIONAL DU LIVRE & DU FILM

Le roman noir rural

« Où que l'on vive, d'où que l'on vienne, nous sommes le réceptacle d'une histoire commune plantée dans l'humus ancestral. Les hommes s'abreuvent tous des mêmes passions, des mêmes peurs. Leur sang a la couleur de tous les sangs. Qu'ils se croient à l'abri des remparts de Troie ou embusqués dehors, les hommes ont le désir de créer le mythe, ils aspirent à devenir immortels, entrer dans la légende, et certains osent défier les dieux. »

Auteur incontournable de la littérature française contemporaine, Franck Bouysse nous a fait l'honneur d'être le parrain du concours de nouvelles organisé par le festival Saint-Malo Étonnants Voyageurs 2021. Il a proposé aux jeunes de suivre ses traces et de se lancer dans le roman noir rural, à la suite de deux débuts de nouvelle originaux.

Découvrez dans ce recueil les 12 nouvelles sélectionnées dans le cadre du concours. Ces textes, écrits par des jeunes collégiens et lycéens, ont chacun reçu le premier prix de leur académie. Trois d'entre eux se sont distingués à l'échelle nationale.

Organisé pour la 30^e année consécutive, ce concours individuel d'écriture de nouvelles destiné aux 11-18 ans est rendu possible grâce au soutien de la MGEN et aux dons de livres de Gallimard Jeunesse et bénéficie de l'agrément du ministère de l'Éducation nationale, de la Jeunesse et des Sports.

Ce recueil vous est offert par le groupe MGEN.



GALLIMARD JEUNESSE